



DANSE

Meg Stuart explore les tensions inscrites dans la famille

Page E 4



CINÉMA

Scorsese livre une véritable leçon de cinéma avec *Shutter Island*

Page E 9

CULTURE

KENT NAGANO



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

« Dans la nouvelle salle, tout ce que nous avons travaillé va faire sens et s'imposer de manière logique, organique »

N O

Faire table rase des habitudes

CHRISTOPHE HUSS

Cela fait trois ans et demi que Kent Nagano est directeur musical de l'Orchestre symphonique de Montréal (OSM). Son mandat prendra fin au milieu de l'année 2012 et un renouvellement est en cours de renégociation. Comment voit-il la tâche accomplie et celle restant à accomplir? Entretien pour un bilan à mi-mandat.

Le souhait de rester

À la porte du bureau de Kent Nagano, un trophée que bien des Québécois devraient lui envier: un vrai chandail du Canadien à son nom. Il lui a été offert lors de la soirée *Les Glorieux*, l'opération séduction la plus réussie et la plus en vue de ses quatre saisons à la tête de l'OSM, avec, à la clé, une reprise au Centre Bell devant 12 000 personnes en avril dernier. Pas de doute, Kent Nagano a repositionné l'OSM comme un acteur majeur de la vie montréalaise.

Nous avons rencontré Kent Nagano après les sessions d'enregistrement de la *Symphonie héroïque* de Beethoven pour Sony-BMG. Montréal avait voulu voir en lui un chef plus cool que nature, un gars de la Californie qui fait du surf. Le Kent Nagano avec lequel nous avons discuté est en phase de germanisation avancée; il réfléchit à des concepts profonds, cite Nietzsche... Il se réjouit d'ailleurs de ses progrès dans la langue de Goethe — «pour la première fois dans ma vie je deviens "fluent" en allemand, je peux même redécouvrir certaines poésies, certains textes que je ne connaissais qu'en traduction.»

On le sent aussi bien installé ici. Kent Nagano a déjà intégré la future salle à ses perspectives artistiques et esthétiques. Mais pour en profiter, il lui faudra un renouvellement de mandat. «Nous sommes en pleine discussion. Si j'en dis plus, Madeleine Careau

[chef de la direction de l'OSM] va me frapper! Mais je suis très optimiste.» L'objectif est clair...

La nouvelle salle permettra de pousser plus loin le développement de l'orchestre. Le chef prend pour exemple le contrôle des dynamiques. «Forte ne signifie pas bruyant et piano n'est pas forcément synonyme de doux. Dans la salle Wilfrid-Pelletier, en raison de la diffusion du son et du bruit de la climatisation, il est difficile d'encourager l'orchestre à explorer une vraie gamme de nuances. Apprendre à jouer ppp mais aussi fff, un fff qui ne soit pas dur et agressif. En allemand, il y a cet adjectif, weich [doux], qui, appliqué au triple forte symbolise la différence entre force et puissance, notamment chez Bruckner. J'ai décidé de travailler sur l'expression des ppp, même si à Wilfrid-Pelletier certains auditeurs entendent autant de climatisation que de son. Dans la nouvelle salle, tout ce que nous avons travaillé va faire sens et s'imposer de manière logique, organique.»

La revanche de papa Haydn

Autre effet anticipé du nouvel eldorado acoustique: un rééquilibrage du répertoire. «J'ai dirigé Haydn ici, mais c'est très dur de créer l'humour, la fantaisie, la danse», résume Kent Nagano. On va trouver dans les nouveaux lieux «une tradition Haydn, une nouvelle rencontre avec Mozart, mais aussi C.P.E. Bach, Stamitz et ce glorieux répertoire», qui «ne fonctionne pas» dans la salle actuelle.

Le contrôle artistique et esthétique est un thème récurrent et apparent dans les réflexions du chef. Ainsi, l'idée de programmer *Ein Heldenleben* (Une vie de héros) de Richard Strauss provenait d'une constatation à la consultation des archives: «J'ai vu que cette œuvre avait été programmée fréquemment ici, mais avec très peu de répétitions, juste pour faire "ka-boum, ka-boum". Pour ma part, je voulais que le public puisse sentir la dimension tragique du héros. Quand quelqu'un de-

vient un héros, ce n'est pas forcément un cadeau!»

C'est donc à cette partition qu'a été associée la création des *Glorieux*, œuvre de François Dompierre sur nos héros modernes: les hockeyeurs. Kent Nagano est l'homme qui peut faire un raccourci de Nietzsche («j'ai relu les citations de Nietzsche qui ont occupé Strauss au moment de la composition d'*Ein Heldenleben*») à Guy Lafleur, rappelant que ce dernier a vécu beaucoup de choses difficiles dans sa vie personnelle. Pour ce qui est de comprendre le Québec, Kent Nagano a plus de flair que Clothaire Rapaille!

Des acquis

Kent Nagano s'est aussi penché sur la programmation d'œuvres canadiennes. «Je me suis aperçu qu'il y avait une sorte de quota non écrit en la matière amenant à programmer des œuvres juste parce que le compositeur était canadien. J'ai voulu changer la perspective. Nos commandes ont été des contrepoints ou des éclairages de programmes que je dessinais dramaturgiquement. Ainsi, le Concerto pour orchestre d'Ana Sokolovic s'inscrivait dans un programme sur l'idée de révolution.»

Assurément, ces profondes pensées méritent d'être mieux expliquées aux auditeurs à l'avenir... Quels sont les acquis dont Kent Nagano est le plus fier dans le développement de la personnalité de l'OSM? «L'enregistrement de la Symphonie héroïque nous permet un regard rétrospectif et prospectif. Dans tout l'orchestre, mais principalement chez les cordes, il y a une évolution impressionnante dans l'élargissement du vocabulaire: palettes de sons, de tons, de couleurs, d'articulations et de dynamiques. J'observe aussi une habileté supplémentaire dans l'expression poétique: douce peut vouloir dire une infinité de choses, tout comme cantabile, selon les époques et les répertoires. L'habileté à s'exprimer à travers la musique est devenue plus flexible et plus variée.»

VOIR PAGE E 2: NAGANO

CULTURE

Mémoire en ligne



ODILE TREMBLAY

Tout coffret digne de ce nom contient par essence des trésors, bijoux ou lingots d'or. Des œuvres d'art aussi, joyaux de l'esprit. Le moindre génie de la lampe vous l'assurera. Les dragons qui les gardent aussi.

Chez moi, plusieurs beaux coffrets de la collection «Mémoire», consacrés par l'Office national du film (ONF) à ses cinéastes phares, trônent sur mes étagères. Certains soirs, un de ces beaux objets, porteur d'un livret et de films: *La Bête lumineuse* de Pierre Perrault, *L'Éloge du chiac* de Michel Brault ou *Le Temps de l'avant* d'Anne-Claire Poirier, se laisse savourer en pleine chaleur du divan, permettant de retrouver des maîtres dans leur grande époque créative. Chaque nouvelle édition se vit dans la fête. Cette année, l'intégrale de Pierre Perrault et celle moins monumentale de Jacques Drouin, l'animateur sur écran d'épingles, firent mon bonheur de cinéophile.

Autant épousseter pieusement ces coffrets, car aucun nouveau trésor ne se profile à l'horizon.

La nouvelle avait circulé sous le manteau. Carol Faucher, à l'ONF depuis une trentaine d'années, âme derrière les coffrets Perrault et Brault, vient d'être démis de ses fonctions et s'en désole. Des amis, des supporters pleurent de concert. Mais l'expert fait ses boîtes. Adieu!

Monique Simard, à la tête du Programme français de l'Office, évoque une fin de contrat plutôt qu'un congédiement. Sauf que, dans une même foulée, la collection «Mémoire» s'évanouit en des limbes incertains. Monique refuse aussi de parler d'abolition de programme, terme qui court pourtant à pleins corridors de l'institution, sur Côte-de-Liesse. «*Au besoin, un jour, en fonction de la demande. Un autre coffret. Sait-on jamais?*»

Mais comment y croire encore? Car des pages se tournent, mine de rien.

De l'avis de Monique Simard, la plupart des cinéastes phares ayant fait carrière à l'ONF ont déjà leur coffret attitré. On songe à part soi aux noms demeurés orphelins. Il en reste, bien sûr.

James Robert, très engagé dans la diffusion du patrimoine, précise que l'ONF va réinventer le concept en fonction des techniques actuelles. Nés au cours des années 90, à l'ère de la vidéocassette, quand les nouvelles technologies balbutiaient encore, ces coffrets auraient fait leur temps, tels les pianos mécaniques chantés par Léveillé.

Très coûteux à produire, jamais rentabilisés. Avec le virage numérique, la demande du public irait plutôt du côté des films en ligne. Et l'ONF en déverse sur son site entre 200 et 300 par année, 1400 jusqu'ici, avec accélération de cadence future.

Depuis vingt ans, j'aurai vu l'Office perdre tellement de plumes: studios, plateau de tournage, laboratoires, cinéastes permanents, bureaux régionaux, alouette! Faut-il cogner à pieds joints une fois de plus sur cette boîte septuagénnaire, accablée par mille compressions? Mais s'interroger sur ses changements de cap? Oui, bien entendu.

L'ONF a pris le virage numérique qui s'imposait. Les temps changent, et les nouveaux outils doivent exporter ses collections le plus loin possible. Soit!

Le patrimoine dont il conserve la garde ne saurait se contenter toutefois de faire surface sur un clic de souris. Une vraie mémoire devrait s'inscrire aussi sur des supports solides, permanents, comme des monuments. Les sites en ligne nous maintiennent quand même dans un monde fugace de consommation éclair.

Et depuis quand un miniécran d'ordinateur constitue-t-il le cadre idéal pour visionner un film de Jutra ou de Godbout? Du côté de l'ONF, des voix rétorquent: «*Bientôt, les œuvres en ligne pourront être rediffusées sur les grands écrans plats de télé.*» On n'arrête pas le progrès. Alors?

L'Office n'a pas remis sa création. Au documentaire, souvent en coproduction avec le privé, il dilue tout de même sa signature. L'animation demeure une de ses cartes maîtresses. Des cinéastes de la relève, du sang neuf, de bons projets sortent de la boîte, mais son âme vive flotte désormais entre un monde virtuel et un univers révolu.

Le temps où les Gilles Groulx, les Norman McLaren, les Claude Jutra, les Pierre Perrault, les Michel Brault, les Anne-Claire Poirier et tant d'autres réinventaient notre septième art, et notre société un coup parti, appartient à sa prestigieuse légende.

La frénésie de la ruche à rêves aux projets en-



SOURCE ONF

La directrice générale du Programme français de l'ONF, Monique Simard

fiévrés, les histoires mythiques de pellicule volée pour détourner des projets à des fins plus créatives, comme le fit Gilles Carle pour *La Vie heureuse de Léopold Z*, constituent des faits d'armes issus d'un bel autrefois. La nuée des grands créateurs poussant à la même roue d'une œuvre collective comme le film *La Lutte* tout autant.

Offre et demande, marché, transfert sur numérique, rentabilité. Allez! On comprend.

Sauf que des mots nous heurtent parfois. Appelez ça de la sentimentalité. Un jour viendra où

les gens n'auront ni bibliothèque ni vidéothèque, mais accrocheront des chapitres de livres et des fragments d'images en ligne avant de filer regarder ailleurs. Sentimentalité malvenue donc, sorte nostalgie des belles reliures, des coffrets aux enchantements sur leurs rayons, en mémoire vive. Certes. Mais faut-il vraiment qu'une institution, hier glorieuse, choisisse de préserver ses trésors sur du sable, en laissant tomber pierre et béton?

otremblay@ledevoir.com



Les prix RIDEAU récompensent l'innovation et l'audace en diffusion des arts de la scène

FÉLICITATIONS AUX LAURÉATS DES PRIX RIDEAU 2010

PRIX RIDEAU RECONNAISSANCE :: Roland Janelle, directeur général de la Corporation du Centre culturel de Drummondville

PRIX RIDEAU/XM Canada DIFFUSEUR :: Au Vieux Treuil, Îles-de-la-Madeleine

PRIX RIDEAU/XM Canada INITIATIVE :: Ville de Gatineau – salle Jean-Desprez et cabaret La Basoche pour *Une sortie culturelle pour tous!*

PRIX RIDEAU/XM Canada PARTENARIAT :: Village en chanson de Petite-Vallée, C.D. Spectacles de Gaspé, La Vieille Usine de l'Anse-à-Beaufils et la Corporation des Fêtes de Gaspé 2009 pour *Le 475^e anniversaire de l'arrivée de Jacques-Cartier à Gaspé*

PRIX RIDEAU TOURNÉE :: Les Cowboys Fringants, Fondation Cowboys Fringants et la Compagnie Larivée Cabot Champagne pour *La tournée verte des Cowboys Fringants*

PRIX RIDEAU HOMMAGE :: Les membres du conseil d'administration de RIDEAU ont décerné ce prix à Yves Lambert, pour sa présence rayonnante et assidue sur les scènes du Québec.

RIDEAU, le Réseau indépendant des diffuseurs d'événements artistiques unis
www.rideau-inc.qc.ca



NAGANO

C'est la quatrième œuvre de Beethoven en autant d'années que l'OSM enregistre la semaine passée

SUITE DE LA PAGE E 1

Habitudes et tradition

Pour la présente saison, Kent Nagano avait eu le mandat de «*permettre la stabilisation financière de l'orchestre.*» Il y a vu l'occasion de travailler davantage Bach, Mozart et Beethoven, lui qui refuse la confusion entre «*habitudes et tradition.*» Pour lui, «*la tradition reflète une identité, des valeurs partagées identifiables.*» Faire table rase des habitudes est une nécessité, c'est «*retourner aux sources du compositeur; s'intéresser aux recherches de la pratique historique; revenir aux éditions Urtext et se poser la question de savoir si ce qu'on a fait depuis un quart de siècle reste pertinent.*» Conséquence pratique: «*Depuis mon arrivée, nous avons changé pas mal de matériel d'orchestre. Une large partie de notre bibliothèque a évolué.*»

L'identité de l'orchestre aussi: c'est la quatrième œuvre de Beethoven en autant d'années que l'OSM enregistre la semaine passée. Avant cela, le compteur était resté à zéro pendant trois quarts de siècle!

Le Devoir

PORC-ÉPIC

TEXTE DAVID PAQUET MISE EN SCÈNE PATRICE DUBOIS



THÉÂTRE
PAP

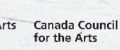
DU 16 FÉVRIER AU 13 MARS 10
DU MARDI AU VENDREDI À 20H, LE SAMEDI À 16H
PRÉSENTÉ À ESPACE GO, 4890, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
BILLETTS 514-845-4890 | ADMISSION.COM 514-790-1245

AVEC

ANTOINE BERTRAND | JEAN-PASCAL FOURNIER | MARIKA LHOUMEAU
DOMINIQUE QUESNEL | GENEVIÈVE SCHMIDT

Collaborateurs | CATHERINE LA FRENÈRE | NATHALIE TRÉPANIER | ANDRÉ RIOUX | PASCAL ROBITAILLE
JULIE BRETON | DAVID OUELLET | FLORENCE CORNET | SIMON CLOUTIER

DIRECTION ARTISTIQUE | CLAUDE POISSANT ET PATRICE DUBOIS
THEATREPAP.COM



LE DEVOIR

CULTURE

THÉÂTRE

« American pie »

Les États-Unis vus par... met fin au cycle américain du Théâtre de l'Opsis. Bilan.

MICHEL BÉLAIR

De passage au journal entre un cours à l'Option théâtre de Saint-Hyacinthe et une répétition, Luce Pelletier lâche rapidement le mot: ce dernier spectacle du cycle américain de sa compagnie est un «hybride».

«Un bizarre d'hybride même puisque j'ai voulu multiplier les angles et les regards des créateurs d'ici sur les États-Unis, enchaînée. Cela se sentira dans la forme même du spectacle, dans son rythme aussi. Au départ, cinq auteurs que j'ai voulus les plus différents possible — François Archambault, Michel Marc Bouchard, Jasmine Dubé, Catherine Léger et Pierre-Yves Lemieux — nous ont chacun proposé un court texte d'une quinzaine de minutes, pendant que trois compositeurs — Richard Séguin, Martin Léon et Emilie Proulx — écrivaient une nouvelle chanson pour la production.»

La metteuse en scène expliquera aussi qu'une fois les éléments du spectacle en mains, elle n'a pas pu résister à l'envie de mêler tout cela et de tisser elle-même la trame des États-Unis vus par...

Fildéfèresque

En décrivant le ton et les enjeux des textes de chacun des auteurs de cette vaste mosaïque, Luce Pelletier souligne le côté périlleux de l'aventure... qui rejoint le mandat que s'est donné l'Opsis depuis sa fondation. Pas du tout évident de lier cinq écritures aussi différentes et de greffer à l'ensemble trois chansons neuves de compositeurs connus. Mais aussi différentes soient-elles, ces huit paroles sont là pour répondre aux huit précédents regards américains sur l'Amérique et conclure ainsi l'ensemble du cycle. La proposition est formelle, risquée. Audacieuse. Et elle

témoigne aussi de ce que les créateurs sont prêts à investir en travaillant avec l'Opsis.

«Je conviens du fait que c'est un peu fildéfèresque, reprend Luce Pelletier. Les défis sont énormes; c'est la marque de l'Opsis... On sentira certains changements de ton d'un auteur à l'autre, mais je pense que l'unité profonde de l'ensemble de la mosaïque s'imposera. [...] C'est un état de situation qui clôt le cycle de façon ouverte.»

Sous la torture, elle avouera aussi qu'il est «difficile de quitter un cycle» qui lui aura fait signer plus de mises en scène que les précédents; puis elle se fait critique, lucide, fière aussi, parle de «signature» en regardant l'ensemble de ce cycle américain auquel succédera un prochain dont elle ne veut, évidemment, rien dire. La période qui s'annonce, avec ses recherches et ses fouilles de toutes sortes à venir, n'est surtout pas triste...

Mais notre touche-à-tout tient à souligner à larges traits sa plus grande satisfaction: celle d'avoir beaucoup plus tourné ce cycle américain un peu partout en région. D'avoir fait là des rencontres enrichissantes qui élargissent le cadre des réflexions sur le métier et qui donnent le goût de continuer pour un public renouvelé. On est toutefois encore loin d'un nouveau cycle. Et pour «clôre de façon ouverte» celui-ci, aux dimensions d'un continent tout entier, reste à voir l'hybride «American pie» que nous a concocté Luce Pelletier.

Le Devoir

LES ÉTATS-UNIS VUS PAR...

Production du Théâtre de l'Opsis mise en scène par Luce Pelletier au théâtre Prospero du 23 février au 13 mars.



Luce Pelletier

JACQUES GRENIER LE DEVOIR



«Je n'en aurai jamais fini avec la famille. C'est un sujet sans fond», explique Serge Boucher, qui revient au théâtre avec Excuse-moi.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

THÉÂTRE

Un air de famille

Après le succès public et critique de sa télésérie *Aveux*, Serge Boucher renoue avec son premier amour: le théâtre. Rencontre avec un auteur secret et familial.

LUC BOULANGER

Huit pièces en vingt ans. Serge Boucher est un peu le Jacques Poulin du théâtre québécois: un auteur qui travaille à son rythme, creusant son sillon dramatique avec patience, talent et amour. Loin des projecteurs. Un écrivain qui sonde le cœur humain, ce chasseur solitaire, pour créer des pièces qui sont des condensés de vies; des portraits à la fois sombres et lumineux de la condition humaine.

L'œuvre de l'auteur d'*Aveux* pourrait se résumer en une phrase: la quête de personnages «qui s'aiment tout croches mais qui s'aiment quand même». (Parenthèse à propos d'*Aveux*, cette première incursion en dehors du théâtre n'est pas «un accident de parcours». Serge Boucher planche actuellement sur un deuxième projet télévisuel... dont, hélas, il ne veut dire mot.)

En général, les personnages de Boucher font partie d'une même famille, là où l'amour n'est pas toujours inconditionnel. «Je n'en aurai jamais fini avec la famille. C'est un sujet sans fond», explique l'auteur, rencontré dans les bureaux de l'agence Goodwin, rue Sherbrooke, à quelques heures de la première d'*Excuse-*

moi, sa nouvelle pièce créée chez Duceppe, sous la direction du fidèle René Richard Cyr.

Michel Tremblay — avec qui on le compare parfois — a peint le côté tragique de la famille québécoise. De son côté, Serge Boucher en parle comme «d'un mal nécessaire», un clan dans lequel on retrouve autant des gestes d'amour que des non-dits, des épanchements et aussi des secrets bien gardés. «Curieusement, nos proches devraient être les gens qu'on connaît le mieux au monde... Or c'est souvent le contraire, ils nous sont étrangers», remarque-t-il.

Explorer le gris de l'âme

Dans les pièces de Boucher, il y a (presque) toujours un membre de la famille en retrait, tel un observateur d'un univers

étrange et familial. Dans *Excuse-moi*, on retrouve ce personnage, alter ego de l'auteur. Il se nomme encore François. Il est en visite chez ses parents, les Dubé de 24 poses, toujours incarnés par Louison Danis et Michel Dumont (d'ailleurs, le dramaturge avait en tête les voix de ces acteurs pendant l'écriture). Or voilà, leur fils (Benoît McGinnis, un autre fidèle du théâtre de Boucher) ne se contente plus de jouer un rôle effacé: il décide de confronter ses parents.

D'abord, en 1998, François critique son père, un alcoolique qui fait une rechute... deux semaines avant une importante intervention chirurgicale. Dix ans plus tard, il tiendra tête à sa mère, en la confrontant à ses souvenirs et à la déchéance qui semble poindre à la fin de sa vie.

À la fin, l'auteur expose la dynamique de ce vieux couple, basée sur la fuite du père et le déni de la mère. Une dynamique plus répandue qu'on

voudrait le croire. Et pas seulement chez les vieux couples! «En écrivant, confie Serge Boucher, j'essaie de comprendre ce qui se passe à l'intérieur de cette machine belle et complexe: l'être humain. Nos vies ne sont jamais ni tout à fait noires ni tout à fait blanches. J'explore chaque fois le gris de l'âme.»

«Par exemple, poursuit-il, mon père [qui est mort deux semaines avant la première de *Motel Hélène*, en février 1997] ressemblait au père de François. Il était alcoolique et fuyait dans le travail. Toute sa vie, il a mis de l'argent de côté pour sa retraite. Et il est mort à 65 ans... Sans en avoir profité. Aujourd'hui, à 46 ans, je ne m'explique pas encore la tristesse de mon père...»

Collaborateur du Devoir

EXCUSE-MOI

Texte de Serge Boucher mis en scène par René Richard Cyr. Au théâtre Jean-Duceppe, jusqu'au 27 mars.



DU 16 FÉVRIER AU 6 MARS 2010

LES ESSAIS D'APRÈS MONTAIGNE

Une création du Théâtre du Sous-marin jaune, en coproduction avec la Fabrique de Théâtre (Province du Hainaut), le Théâtre de l'Éveil (Bruxelles), le TJP Strasbourg (CDN Alsace) et le Théâtre de la Bordée (Québec), en codiffusion avec le Théâtre d'Aujourd'hui

DU LOUP BLEU ET DE MICHEL TANNER ---

MISE EN SCÈNE JACQUES LAROCHE AVEC ANNIE DARISSE, BÉATRIX FERAUGE, ANTOINE LAPRISE, JACQUES LAROCHE ET GUY DANIEL TREMBLAY ---

«UN SPECTACLE QUI «SURFE» SUR LA LITTÉRATURE, LA PHILOSOPHIE, L'HISTOIRE, LA MARIONNETTE, LE CINÉMA ET LE ROCK'N'ROLL.» - LE DEVOIR - 11 AVRIL 2009

EN SUPPLÉMENTAIRE
LES SAMEDIS 20, 27 FÉVRIER ET 6 MARS À 15H

THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
3900, RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL, H2W 2M2
SHERBROOKE
514-282-3900

WWW.THEATREDAUJOURD'HUI.QC.CA/ESSAIS
WWW.LOUPBLEU.COM

Conseil des arts
et des lettres
QuébecCanada Council
for the Arts

LE THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE PRÉSENTE

AU CHAMP DE MARS

DU 26 JANVIER AU 6 MARS 2010

Texte Pierre-Michel Tremblay Mise en scène Michel Monty
Avec Josée Deschênes, Justin Laramée, Mathieu Quesnel, Sébastien Rajotte et David Savard

C'est extrêmement lucide, drôle et poignant. Allez-y!
Rafæle Germain — Je l'ai vu à la radio / SRC

Au-delà du sujet lui-même, la justesse du regard de Tremblay sur les choses est fascinante.

Aurélien Olivier — Voir

Ce texte serré bénéficie d'une efficace mise en scène de Michel Monty, soutenue par un bon timing comique.

Marie Labrecque — Le Devoir

Impossible de ne pas rire durant l'heure et quart de ce ballet dramatique...

Jean Stag — La Presse

Une formidable réflexion sur la guerre.

(...) Au champ de Mars a la très grande qualité d'être à la fois hyper accessible et réfléchi.

Philippe Meilleur — ruefrontenac.com

Mathieu Quesnel est une révélation.

Retenez ce nom! (...) Je suis restée presque tétanisée par cette performance.

Nathalie Petrovski — Six dans la cité / SRC

Une solide comédie satirique. Une pièce choc dans une mise en scène de Michel Monty, merveilleux directeur d'acteurs.

Françoise Grimaldi — Samedi et rien d'autre / SRC

(...) satirique, touchant, actuel. Une pièce à voir, définitivement.

David Lefebvre — montheatre.qc.ca

4559, PAPINEAU • 514.523.2246
theatrelaligorne.comRÉSEAU ADMISSION
514.790.1245 ou 1.800.361.4595

LE DEVOIR

LA LIGORNE

CULTURE

DANSE

Intimités fouillées

FRÉDÉRIQUE DOYON

Alibi avait secoué le public d'un électrochoc en 2003. *Forgeries, Love and Other Matters* (créé avec Benoît Lachambre) l'avait plutôt plongé dans une anti-romance de fin du monde en 2006. Le travail artistique inclassable de la chorégraphe Meg Stuart fréquente des univers parallèles, qui révèlent les contradictions humaines. *Do Animals Cry*, présenté cette semaine à l'Usine C, explore les drôles de tensions à l'œuvre au sein de toute cellule familiale.

«On ne choisit pas sa famille», lance au téléphone la chorégraphe d'origine américaine qui vit à Berlin, dont la compagnie Damaged Good est basée à Bruxelles depuis 1994. Comme si ce constat résumait à lui seul l'esprit de la pièce pour six performeurs créée en 2009.

Pourquoi la fréquentation d'un tel nous rend-elle soudain mater-

nel, enfantin ou irritable? La famille, donc, comme lieu de réconfort, source de conflit et moteur de socialisation. Elle-même reconnaît que l'arrivée de son fils dans sa vie (il a aujourd'hui sept ans) a modifié son rapport au temps, à la mort et à la création.

Entre le réel et le fantasmé

Mais *Do Animals Cry* déborde de la stricte notion de la famille. «Ca ne traite pas seulement de la famille, rectifie-t-elle, mais aussi du familier, des espaces intimes, des différentes constructions de la famille. Toutes ces énergies différentes basées sur des obligations ou l'attachement. Comment c'est dur de s'y connecter et comment, parfois, c'est trop...»

Difficile de mettre des mots sur le monde créatif de Meg Stuart, qui évolue souvent en territoire flou, dans cet entre-deux peuplé d'énergies, entre le réel et le fantasmé. Parce qu'il faut bien nommer les choses, on dira qu'il

s'agit de danse-théâtre, où des bribes de texte éparses prennent leur sens avec le mouvement. Les performeurs ne racontent pas une histoire linéaire; ils fouillent la mémoire du corps, à partir d'improvisations.

«Le texte est minimal, note-t-elle. C'est surtout alimenté par des états de corps [body states] exagérés.» De ceux-ci surgissent les traits et contrastes de notre nature humaine qui construisent une dramaturgie. «Ce n'est pas une dissertation, précise-t-elle, c'est d'abord une chorégraphie traversée par la musique, c'est très filmique. Les performeurs campent des portraits qui sont comme des peintures classiques, ou glissent dans des fantasmés. Ils vont et viennent dans et hors de la réalité. Il y a de petits drames qui se rejoignent, d'autres qui s'évanouissent... C'est très ludique aussi: ils jouent ensemble, parfois des jeux cruels, puis on sent que la famille se disloque parce qu'il y a un manque de communication.»

La chorégraphe, qui aime multiplier les rencontres artistiques, a développé une belle collaboration avec le Québécois Benoît Lachambre. Elle est d'ailleurs arrivée à Montréal une semaine



CHRIS VAN DER BURGH

Un extrait de *Do Animals Cry*

avant son spectacle pour travailler avec lui sur la nouvelle création qui mettra en scène, l'été prochain à Vienne, la comédienne Céline Bonnier et la danseuse Annick Hamel.

Tunnel, plateforme et chute libre

Pour *Do Animals Cry*, elle travaille avec des partenaires de longue date, notamment Doris Dzierzk à la scénographie et Hawn Rohe à la composition musicale. «Doris a fait *Forgeries*; elle s'adapte vraiment facilement. Elle a fait un tunnel avec des per- riques, on a parlé de nids, de lieux

peu comme une chute libre en parachute.» Les improvisations, toujours captées sur vidéo, fournissent le noyau dur de ses œuvres. Les interprètes tentent même de recréer ce qu'ils ont improvisé à partir de la vidéo «pour retrouver toute la complexité de cette spontanéité», explique-t-elle.

Entre la tournée de *Do Animals Cry*, les ateliers d'impro qu'elle donne ici et là et la préparation d'une installation avec Philip Gehmacher en vue du festival Springdance d'Utrecht, elle réussit à préparer la sortie d'un livre en mars. *Are We Here Yet* s'articulera autour des témoignages de danseurs présents et passés sur le processus artistique de Damaged Goods.

Elle continue aussi sa collaboration, amorcée en 2002, avec le Volksbühne am Rosa-Luxemburg-Platz, «théâtre politique très intéressant», qui explique entre autres sa vie ubiquitaire partagée entre Berlin, Bruxelles et le reste du monde.

Le Devoir

DO ANIMALS CRY

Chorégraphie de Meg Stuart présentée à l'Usine C du 24 au 27 février

«...Une belle découverte...cela fonctionne à merveille! Suzanne Champagne est juste et émouvante...Roger La Rue, bouleversant, joue l'un des plus grands rôles de sa carrière.» — Luc Boulanger, Le Devoir

«La forme du récit... est extrêmement efficace. Mon corps deviendra froid... nous touche et nous bouleverse...» — Jean Stig, La Presse

«...l'auteure a parsemé sa pièce de métaphores, des procédés franchement théâtraux que le metteur en scène a su traduire avec sensibilité, c'est-à-dire en faisant affleurer la drôlerie, la tendresse et la bonne volonté...» — Christian St-Pierre, Voir

«Anne-Marie Olivier livre ici son œuvre la plus achevée...» — Olivier Dumas, Montheatre.qc.ca

«Mission réussie, donc, pour le metteur en scène Stéphan Allard qui tire les ficelles d'un sujet aussi délicat avec précision.» — Claudia Larochelle, ruefrontenac.com



Mon corps deviendra froid

TEXTE : ANNE-MARIE OLIVIER MISE EN SCÈNE : STÉPHAN ALLARD

AVEC: SUZANNE CHAMPAGNE, CLAUDE DESPINS, BRIGITTE LAFLEUR, MYRIAM LEBLANC, ROGER LA RUE

Concepteurs : Angelo Barsetti, Julie Destailleurs, Olivier Gaudet-Savard, Sophie Martin, Jean-Frédéric Messier, Sharon Scott, Martin Sirois

25 JANVIER AU 27 FÉVRIER 2010 UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE DE QUATSOUS

DERNIÈRE CHANCE!
PLUS QUE 6 REPRÉSENTATIONS

514 845-7277 | quatsous.com

TOUT à fait OBSESSIONNEL

UN ONE MAN SHOW DE MARTIN BOILEAU

mise en scène de Sébastien Guindon

3 AU 20 FÉVRIER

Supplémentaires 25 26 27

THÉÂTRE PROSPERO

Réservation billetterie 514 526 6582

Admission 514 790 1245

«... on a vite envie de crier au virtuose.» — Mélanie Viau, Montheatre.qc.ca


«... un véritable gymnaste des mots.» — Marie-Hélène Goulet, 7jours

«... une interprétation magistrale sur l'état de nos angoisses.» — L'Écrivain public, L'Assomption

«... le travail de Martin Boileau peut être apparenté à celui de Larry Tremblay [...] des centaines de jeux de mots [...] frappent joyeusement l'oreille et l'esprit.» — Alexandre Gauthier, Le Devoir

FESTIVAL MONTRÉAL EN LUMIÈRE

17^e édition du 16 au 20 février 2010



BLISS LISE VACHON (Belgique)

CORPS RELATIONS MARIA KEËIROVA

25, 26 et 27 février 2010 à 19h30
28 février à 16h

Tangente

Billetterie = 514.525.1500
Réseau Admission = 514.790.1245
840, rue Champlain, Montréal (métro Sherbrooke)

Laboratoire de mouvements contemporains

www.tangente.qc.ca



SILENCE RADIO

UNE CRÉATION DU THÉÂTRE DE LA BANQUETTE ARRIÈRE

MISE EN SCÈNE PAR GEOFFREY GAQUÈRE

DISTRIBUTION AMÉLIE BONENFANT, SOPHIE CADIEUX, ROSE-MAÏTÉ ERKOREKA, MATHIEU GOSSELIN, PATRICK HIVON, JEAN-SÉBASTIEN LAVOIE, ANNE-MARIE LEVASSEUR, LISE MARTIN, ÉRIC PAULHUS

DU 18 FÉVRIER AU 6 MARS 2010

PRÉSENTÉE PAR THÉÂTRE DE LA BANQUETTE ARRIÈRE

Conseil des Arts du Canada / Canada Council for the Arts

Conseil des Arts de Montréal

Conseil des arts et des lettres Québec

romages d'ici

espace LIBRE

1945, rue Fullum, Montréal
www.espaceillbre.qc.ca
Billetterie : 514 521-4191

PIGEONS INTERNATIONAL

La nouvelle création théâtre-danse de Paula de VASCONCELOS



BOA GOA

Avec Alejandro ALVAREZ, Gessuri GAITAN, Natalie Zoey GAULD, Érika MORIN, Laurence RAMSAY, Shigeki YAMADA

Concepteurs Owen BELTON, Michel BEAULIEU, Anne-Marie VEEVAETE, Roger SINHA

Du 4 au 20 mars, 20h
Cinquième Salle de la Place des Arts

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

Conseil des arts et des lettres Québec

Conseil des Arts de Montréal

Conseil des Arts du Canada / Canada Council for the Arts

Fondation Cole / Fondation


Culture, Communications et Condition Féminine Québec

LE THÉÂTRE DE L'OPISIS

LES ÉTATS-UNIS VUS PAR...

François Archambault
Michel Marc Bouchard
Jasmine Dubé
Catherine Léger
Martin Léon
Pierre-Yves Lemieux
Émilie Proulx
Richard Séguin

Mise en scène de Luce Pelletier



Avec Catherine De Léon, Jean-François Nadeau, Benoit Rousseau, Marie-Hélène Thibault

Concepteurs Daniel Fortin, Catherine Gadouas, Olivier Landreville, Jocelyn Proulx

Du 23 février au 13 mars 2010
Mardi / jeudi / vendredi / samedi : 20 h - mercredi : 19 h

Billetterie : 514-526-6582 / 514-522-9393
Admission : 514-790-1245

ON JOUE AU [PROSPERO]!

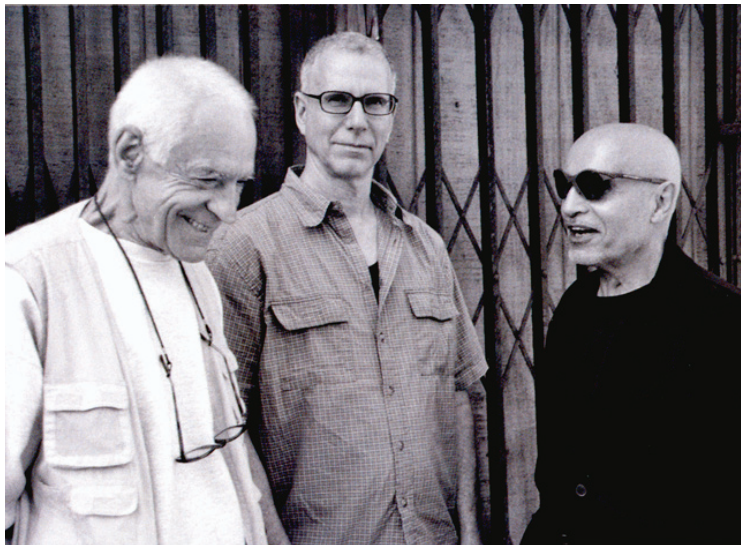
Conseil des Arts de Montréal

LA COMPAGNIE DES ARTS DE LA BANQUETTE ARRIÈRE

Emploi Québec

Conseil des arts et des lettres Québec

CULTURE



Gary Peacock, Marc Copland et Paul Motian

JAZZ

Marc Copland: pianiste de la finesse

SERGE TRUFFAUT

Comme disait l'autre, on ne sait pas qui, l'occasion fait le larron. De quoi s'agit-il? Le pianiste Marc Copland a été invité par le contrebassiste mont-réalais Adrian Vedady à se produire le 24 février prochain à L'Astral. D'où l'occasion d'évoquer un jeu, un style, aussi cristallin et précis que le maître du genre: John Lewis, architecte des élégances dispensées aux quatre coins du globe par le Modern Jazz Quartet.

Chez Copland, né en 1948 à Philadelphie, il y a un paradoxe. Un hiatus instrumental. À l'âge où débutent les études dites primaires, il a commencé son apprentissage du piano. Un solide apprentissage. Puis, à l'âge où se profilent les études secondaires, il a abandonné les touches noires et ivoire pour mieux adopter le saxophone alto.

C'est sur ce dernier instrument que Copland s'est fait connaître et reconnaître grâce aux amitiés musicales nouées dans les années 70 avec Michael Brecker, John Abercrombie et Chico Hamilton. Il commença à jouir d'une réputation, la bonne, lorsqu'il décida de remettre l'alto au grenier pour mieux dépoussiérer le piano. S'ensuivit un déménagement de New York à Washington, où pendant une dizaine d'années il mit son talent au service des musiciens de passage.

C'est au cours de ce long séjour qu'il peaufina son jeu en compagnie de Blue Mitchell, de Harold Land, de Curtis Fuller et d'autres sabreurs du bebop. Mais de ce long séjour, il faut souligner sa rencontre avec les contrebassistes Gary Peacock et Drew Gress, qui 30 ans plus tard demeurent ses fidèles, ou plutôt ses complices favoris.

Une fois habité par la certitude que son jeu s'était suffisamment développé pour arpenter des chemins musicaux faits d'obstacles, donc plus propices à l'aventure, Copland a repris la direction de New York au moment où Ronald Reagan installait ses pénates à la Maison-Blanche. Rapidement, il devint l'accompagnateur de Joe Lovano, de John Scofield, etc. Mais c'est surtout son désir de jouer en trio, en duo ou en solo qu'il faut retenir de cette période-là.

Tout cela rappelé, on peut maintenant s'attarder à ses productions dont la hauteur de vue est la constance. À l'évidence, ce musicien est un perfectionniste. Un grand artiste. Un monsieur. Le seul problème, c'est que ses albums ont paru sur des labels en majorité européens: Hat Hut, Pirouet, Steeplechase et quelques autres. Et alors? Le prix est salé. Pour le volume 2 de sa série *New York Trio Recordings* avec Peacock et Paul Motian à la batterie, on a déboursé 45 \$, taxes comprises. Soit dit en passant, c'est chez Archambault que l'on a trouvé cette splendeur. Soit dit en passant (*bis*), HMV et le jazz, désormais ça fait deux. Ça se dégrade à la vitesse grand V.

Mais bon... ne gâchons pas notre plaisir. Ce numéro 2 comprend huit pièces, certaines écrites par Copland, certaines par Peacock et une par Miles Davis, soit *All Blues*. Rien de moins. Ce choix, d'ailleurs, on pense à *All Blues*, en dit long sur le souci perfectionniste

augmenté d'une inclination pour le risque de Copland. S'attaquer à un morceau enrichi par le jeu de John Coltrane, alimenté par celui de Cannonball Adderley, sculpté par Miles Davis, sans oublier le piano de Bill Evans, c'est à la limite de l'imprudence.

Tout dans ce disque, comme d'ailleurs dans d'autres — on pense à *Haunted Heart and Other Ballads* sur Hatology —, n'est que finesse, légèreté, simplicité extrême. C'est du grand art. Espérons qu'il en sera ainsi le 24 février à L'Astral. Prix du billet? 16,50 \$.

Bon, histoire de vous informer plus régulièrement, l'afreux signataire de ces lignes a ouvert un blogue, comme disent les jeunes. L'adresse? truffautjazz.blogspot.com

CHANSON

Les Trois Accords entre les feux de Vancouver et ceux du Métropolis

PHILIPPE PAPINEAU

Plus de quatre mois après le lancement de leur troisième album, *Dans mon corps*, Les Trois Accords filent encore le parfait bonheur. Deux pièces, dont l'hyper accrocheuse *Caméra vidéo*, se sont récemment hissées au sommet des palmarès, alors que le ruban du vidéoclip de la pièce éponyme est usé à la corde. Quelque part sur la route, le batteur du groupe Charles Dubreuil piaffe d'impatience d'aller jouer aux Olympiques de Vancouver lundi et mardi, pour ensuite monter sur la scène du Métropolis jeudi pour la rentrée montréalaise du groupe.

Le Devoir: Est-ce qu'un spectacle pendant les Jeux, c'est un spectacle comme les autres?

Charles Dubreuil: C'est différent parce qu'on y fait quatre courts concerts de 30 minutes en deux jours. Mais moi et Alexandre [Parr, le guitariste, NDLR], on est deux très, très grands fans des Olympiques. Si on me demandait à quel moment je prendrais mes vacances idéales, je dirais tous les deux ans pendant les Jeux, pendant 14 jours! Alors, t'imagines pour nous comment c'est spécial d'aller là.

L. D.: La faible présence du français à la cérémonie d'ouverture des Olympiques fait beaucoup jaser. C'est un sujet qui vous tient à cœur?

C. D.: On ne s'est jamais mêlés à des débats du genre. On veut juste jouer de la musique, et on laisse les guerres linguistiques et les guerres politiques à ceux que ça intéresse. Ça peut nous toucher d'un point de



Simon Proulx, Charles Dubreuil, Alexandre Parr et Pierre-Luc Boisvert, des Trois Accords

vue personnel, mais pas d'un point de vue artistique.

L. D.: Au Métropolis, jeudi, il faudra apporter ses lunettes de soleil, il paraît?

C. D.: On a eu une rencontre avec le gars de Solotech et on a

arrêté de louer des lumières quand on s'est rendu compte qu'on était en train de faire sauter les fusibles du Métropolis! On s'est dit que, comme ça se passait pendant Montréal en lumière, aussi bien mettre le paquet. Ils

vont ouvrir les valves à LG2!

L. D.: Vous allez inviter la section de cuivres et l'harmonie d'école de *Dans mon corps*?

C. D.: La réalité de la tournée fait qu'on n'a pas tout le temps les moyens de traîner des cuivres avec nous — j'en ai un à côté de moi et il coûte cher en maudit pour lire son livre! —, mais au Métropolis, on va s'arranger pour qu'ils soient là. Par contre, on ne sait pas encore si ça va marcher avec l'harmonie, c'est quand même compliqué, des jeunes de seize ans; tous des drogués, tsé, on ne sait pas si on va être capables de les gérer. Au fond, on va juste essayer de faire ce qu'on fait depuis toujours: faire rire le monde et le faire chanter à tue-tête.

Le Devoir

■ À Montréal, au Métropolis, le 25 février. Entrée: 25 \$.

■ À Québec, au Petit Champlain, les 19 et 20 mars. Entrée: 25 \$.

ENSEMBLE CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL+ ET PROXIMA CENTAURI (FRANCE) PRÉSENTENT

MICROPHONE SONGS

ET AUTRES MÉTISSAGES

SPECTACLE MUSICAL À LA CROISÉE DES CULTURES NORD-AMÉRICAINE ET EUROPÉENNE
ŒUVRES DE ARROYO (Fr.) | DHARMOO (Qc) | DUFOUR-LAPERRIÈRE (Qc)
GONNEVILLE (Qc) | HAVEL (Fr.) | ROSSÉ (Fr.)

Mercredi | 3 mars 2010 | 19h30
EXCENTRIS (SALLE CASSAVETES) | 3536 BOUL. ST-LAURENT, MONTRÉAL (MÉTRO ST-LAURENT) | RENSEIGNEMENTS : WWW.ECM.QC.CA

ECM+ Ensemble contemporain de Montréal+
Véronique Lacroix | Directrice artistique

Conseil des arts et des lettres Québec | Conseil des arts de Canada | Canada Council for the Arts | SOCAN | CONSERVATOIRE | LE DEVOIR | Relations interculturelles Québec | excentris | PROXIMA CENTAURI

CONSTANTINOPE

Kiya Tabassian, direction artistique

EL GRITO, EL SILENCIO

Élans flamencos

KIYA TABASSIAN, SÉTAR ET VOIX; ZIYA TABASSIAN, PERCUSSIONS;
PIERRE-YVES MARTEL, BASSE ET DESSUS DE VIOLE;
AVEC LEURS INVITÉS DE SÉVILLE: ROSARIO LA TREMENDITA, VOIX;
JUAN REQUENA, GUITARE FLAMENCO

Vendredi 26 février à 20h
SALLE PIERRE MERCURE, MONTRÉAL
300 EST DE MAISONNEUVE, MÉTRO BERRI-UQAM
BILLET. PIERRE MERCURE 514.987.6919 / ADMISSION 514.790.1245

En tournée au Québec :
19 FÉV. AU THÉÂTRE HECTOR-CHARLAND DE L'ASSOMPTION
20 FÉV. AU CENTRE CULTUREL DE SHAWINIGAN
27 FÉV. AU THÉÂTRE CENTENNIAL DE SHERBROOKE

WWW.CONSTANTINOPE.CA

FESTIVAL MONTRÉAL EN LUMIÈRE

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ, LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

UNE SOIRÉE AVEC DEUX DES PLUS BELLES VOIX DU MONDE !

DMITRI HVOROSTOVSKY

Baryton

SONDRA RADVANOVSKY
Soprano

Airs et duos de *Aida*, *Un Ballo in Maschera*, *Manon Lescaut*, *Don Carlos* et autres

Orchestre de la Francophonie
dirigé par
Jean-Philippe Tremblay
et Constantine Orbelian

26 MARS 2010
SALLE WILFRID-PELLETIER

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

Une présentation de ShowOne/Svetlana Dvoretkaia
www.showoneproductions.ca

LA PRESSE cyberpresse.ca | ESPACE classique | ESPACE MUSIQUE 100.7

DE VISU

Borduas et les médias

Le cinquantenaire oublié de la mort du peintre

STÉPHANE BAILLARGEON

Comparer Camus et Borduas? Enfin, comparer le traitement médiatique de la commémoration de leur disparition il y a exactement un demi-siècle?

Ce serait déraisonnable, évidemment. Le Prix Nobel mondiallement célèbre pour avoir «mis en lumière les problèmes se posant de nos jours à la conscience des hommes» a droit à ces Niagara d'éloges, d'hommages et de productions dérivées relayées par une infinité de médias depuis quelques semaines. Camus est mort le 4 janvier 1960, dans un accident de la route. Et Borduas? La disparition du peintre-pamphlétaire, nationalement célèbre pour avoir «fait commencer le Canada français moderne», comme l'a écrit l'essayiste Pierre Vadeboncoeur, n'est à peu près pas soulignée dans les médias et les appareils de médiation culturels d'ici. Le «saint laïque» (une autre idée de Pierre Vadeboncoeur, lui-même disparu la semaine dernière) est mort à Paris le 22 février 1960, victime d'un malaise cardiaque.

Il y a de notables exceptions. La galerie Lacerte de Québec et le Club des collectionneurs du Québec présentent ce week-end

et jusqu'à lundi, jour du 50^e, l'événement *Paul-Émile Borduas, automatiste et visionnaire*, autour d'une vingtaine d'œuvres et de trois conférences. Dimanche soir, Artv programme une soirée Borduas liant deux documentaires exceptionnels: *Les Enfants de Refus global* de Manon Barbeau et *Le Peintre Paul-Émile Borduas*, de Guy Viau, où témoignent les proches, membres de la famille et élèves, mais aussi Borduas lui-même. Ce film-hommage a été réalisé en 1962, à l'occasion de la première rétrospective présentée au Musée des beaux-arts de Montréal.

Un point aveugle

«Borduas est mort à Paris en 1960 dans une quasi-indifférence», explique le professeur Gilles Lapointe, de l'UQAM, spécialiste de cet artiste et de cette période de l'histoire de l'art. «Il n'y avait qu'une dizaine de personnes aux funérailles, dont Gaston Miron. L'expo de 1962 a déclenché une sorte de choc collectif. Les milieux intellectuels comme les gouvernements et les médias ont alors constaté que le Québec avait ostracisé un artiste important. Des émissions de télévision très intéressantes ont alors permis de le faire découvrir.»

Les automatistes eux-mêmes

VOIR PAGE 7: MÉDIAS

Borduas, héros oublié?

JÉRÔME DELGADO

Il s'en est fallu de peu mais, finalement, Françoise Sullivan n'a pas manqué, en septembre, de goûter à la fête. Alors que *Le Moulin à paroles*, sur les plaines d'Abraham, roulait sur ses derniers milles, la peintre et chorégraphe a été invitée à lire le texte de *Refus global*, le manifeste pré-Révolution tranquille dont elle est une des signataires.

«C'était émouvant, se souvient-elle. J'avais les yeux pleins d'eau. Je voyais la plaine qui montait, comme un amphithéâtre. Je me sentais comme une rock star.»

Il s'en est fallu de peu que cette Sullivan la rockeuse n'existe pas. Si le texte de Paul-Émile Borduas, chef de file des automatistes, avait été retenu par les organisateurs du *Moulin* — et lu par Yann Perreau —, c'est sur l'insistance de Marc Bellemare, l'avocat de Québec, pour qu'on fasse de l'acte un vrai symbole d'histoire. Pour le ministre éphémère du premier gouvernement Charest et membre fondateur du Club de collectionneurs de Québec, ce genre de mépris envers les automatistes survivants est la preuve que l'héritage de Borduas part en fumée.

«Borduas fait partie de notre patrimoine. Il est la clé vers le Québec moderne. Mais qui est cet homme?», demande Marc Bellemare, qui veut rappeler à quel point les gens connaissent mal le personnage et l'influence qu'il a eue au-delà du cadre artistique.

Borduas peut être un précurseur, un pilier, un «héros comme Lévesque», selon Françoise Sullivan, il serait un grand oublié. Cinquante ans après la mort du peintre, Marc Bellemare estime faire ce que d'autres ne font pas: tenir un événement commémoratif le jour même de cet anniversaire, le 22 février.

Série d'événements

La quarantaine d'œuvres de Borduas et du groupe automatiste (Riopelle, Leduc, Ferron, etc.), qu'il a tirées de collections privées, forme une exposition, agrémentée de conférences, en cours jusqu'à lundi à la galerie Lacerte de Québec. La reprise montréalaise aura lieu en mai, à la galerie Eric Devlin.

«J'ai voulu réagir devant la tiédeur des musées», dit Bellemare. Les 60 ans de *Refus global*, en 2008, ont été soulignés de manière plus que discrète. «C'était dans la cave [du Musée d'art contemporain].» Il ne comprend pas que l'expo la plus récente renouvelant la question automatiste (*The Au-*



COLLECTION MARC BELLEMARE

Balancements, une huile de Borduas qui n'a jamais été exposée

tomatiste *Revolution*) soit née en Ontario, à la Varley Art Gallery (banlieue torontoise), où elle tient l'affiche encore quelques jours. Et qu'elle ne s'arrête pas au Québec alors qu'elle atterrira en mars à la Albright-Knox Art Gallery de Buffalo.

Josée Bélisle, conservatrice de la collection du Musée d'art contemporain de Montréal, se

C'est un secret de Polichinelle qu'à part Riopelle, les signataires de Refus global sont sous-estimés dans le ROC et que l'automatisme est perçu comme un mouvement provincial

défend de ne pas honorer la mémoire du peintre. S'il est vrai que le Musée national des beaux-arts du Québec n'a rien prévu en 2010, le MAC, chien de garde de l'œuvre de Borduas — vu le nombre de tableaux (130) et le fonds d'archives personnelles de l'artiste qu'il possède —, aura cet été son expo commémorative. «On profite de l'anniversaire de sa mort pour ressortir la collection Borduas», note-t-elle. Elle rappelle que, jusqu'en 2008, une quarantaine de ses œuvres faisaient partie de l'expo *Place à la magie*.

La manifestation de 2010, portée par l'intitulé «*Les frontières de nos rêves ne sont plus les mêmes*», sera rétrospective et actuelle. Quatre artistes ont été invités à choisir des œuvres parmi les Borduas du MAC et à s'en inspirer pour créer une œuvre. Et c'est faux, dit Josée Bélisle, le 60^e anniversaire de *Refus global* n'a pas été souligné dans les sous-sols, mais au rez-de-chaussée. Le 50^e, lui, en 1998, avait donné lieu à de multiples évé-

nements, dont l'expo *Borduas et l'épopée automatiste* et un cahier spécial dans *Le Devoir*.

Et le ROC?

L'expo de Varley, signée par deux sommités (Roald Nasgaard et Ray Ellenwood, lui-même traducteur de *Refus global*), le MAC ne la présente pas parce qu'il aurait préparé l'année 2010 bien avant d'en entendre parler. Josée Bélisle avoue tout de même que «si la volonté avait été là»...

Francine Perinet, directrice de la Varley Art Gallery, affirme que *The Automatiste Revolution* n'a jamais été proposée au Québec. Par respect. Comme s'il ne fallait pas venir jouer dans la cour du voisin et, en plus, lui dire comment jouer. «Le but était de faire une expo au Canada anglais pour révéler un mouvement, dit-elle. Donner la reconnaissance aux automatistes, les montrer comme un groupe d'avant-garde, d'importance internationale.»

C'est un secret de Polichinelle qu'à part Riopelle, les signataires de *Refus global* sont sous-estimés dans le ROC et que l'automatisme est perçu comme un mouvement provincial. Mais il y avait plus. «La dernière évaluation par un musée du mouvement québécois, ajoute Francine Perinet, date de 1974. Après, on a célébré des carrières individuelles. Il fallait reconsidérer le mouvement. Comme pra-

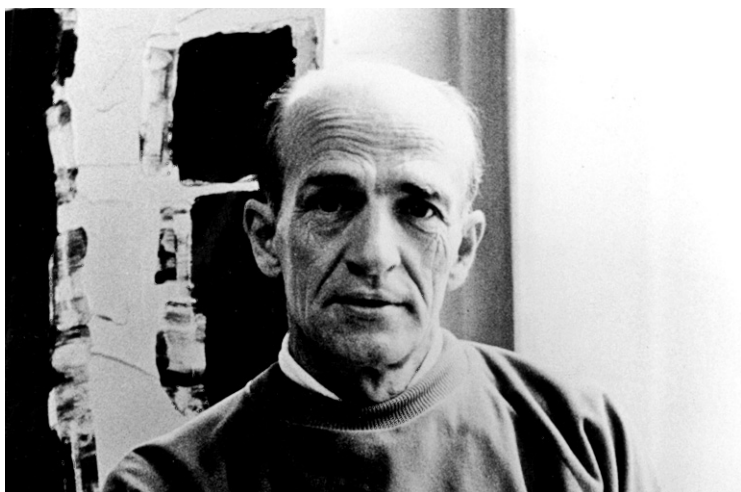
tique ouverte sur les disciplines, comme pas vers la Révolution tranquille, vers la création du ministère de la Culture. L'apport est énorme.»

François-Marc Gagnon, grand spécialiste de Borduas et, par ricochet, du mouvement automatiste, sourit lorsqu'on l'interroge sur la pertinence de célébrer en 2010 l'homme et son héritage. «On n'a plus grand-chose à dire, commente-t-il. Oui, l'importance de Borduas doit être considérée, surtout en comparaison de Riopelle. Mais je ne crois pas que le mouvement automatiste soit sur le déclin. Moins médiatique? Peut-être.»

Gagnon n'est pas prêt à mettre le feu à l'essai de Nasgaard, mais il lui voit des limites. Le rapprochement qu'il fait avec l'abstraction lyrique et avec l'expressionnisme américain n'est pas nouveau. Et avancer que les automatistes ont précédé, voire influencé, ces mouvements parallèles en Europe ou aux États-Unis lui paraît exagéré. «À Paris, ils auraient influencé l'abstraction lyrique parce qu'ils ont été les premiers à exposer?... Je ne le pense pas.»

François-Marc Gagnon avait accepté de participer à la manifestation de Marc Bellemare. Il s'est désisté pour des raisons de santé. Il aurait parlé des sources surréalistes de Borduas. Une mise en contexte historique que lui-même a maintes fois abordée et qu'il résume, de son rire habituel, par ces mots: «L'influence du surréalisme, c'est bon, mais ça fait longtemps.»

Collaborateur du Devoir



SOURCE TÉLÉ-QUÉBEC

Photo tirée de *Via Borduas*, un film de Fernand Bélanger sur le peintre.

MAISON DE LA CULTURE DE NOTRE-DAME-DE-GRÂCE

PASCALE ARCHAMBAULT

TRANSPARENCE (STUDIO C)

ÉQUIVOQUE (STUDIO A)

SCULPTURE

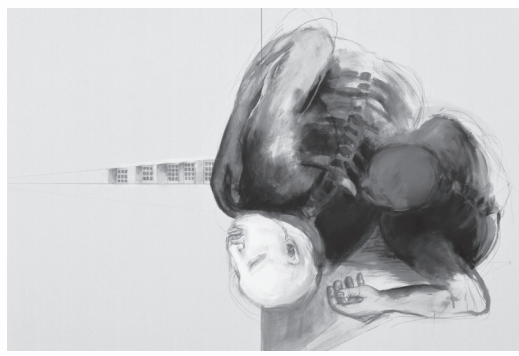


Pascale Archambault, Oreille, albâtre, 20 cm X 50 cm X 33 cm, 2009

LAURENCE CARDINAL

MIXTIO (STUDIO B)

PEINTURE



Laurence Cardinal, Mixtio #74 (détail), acrylique sur toile, 183 cm X 183 cm, 2010

LES TROIS EXPOSITIONS SE POURSUIVENT JUSQU'AU 7 MARS 2010

MAR ET MER: 13 H À 19 H / JEU ET VEN: 13 H À 18 H / SAM ET DIM: 13 H À 17 H
3755, RUE BOTREL / T 514 872-2157 / MÉTRO VILLA-MARIA
VILLE.MONTREAL.QC.CA/CDN-NDG / VILLE.MONTREAL.QC.CA/ACCESCULTURE



ISABELLE CLERMONT

« SOUFFLE ET ESPACE »

jusqu'au 6 mars

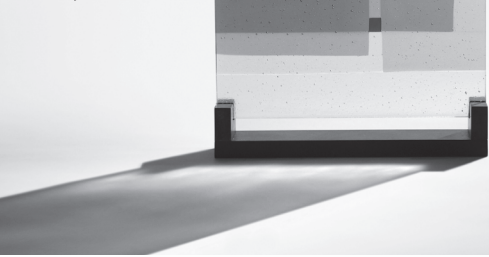
Galerie d'art Desjardins du Centre culturel de Drummondville

175 rue Ringuet, Drummondville

Du lundi au samedi de 13h à 16h30 – 819 477-5518

Élisabeth Marier

D'un équilibre à l'autre, Rétrospective



Du 18 février au 9 avril 2010

Photo: Carrefour, Élisabeth Marier. Crédit: Tobie Marier Robitaille

Espace VERRE

1200, rue Mill, Montréal (près du Pont Victoria)
www.espaceverre.qc.ca
Téléphone: (514) 933-6849



COLLECTION MARC BELLEMARE

Sans titre, 1942, une gouache de Borduas

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

MONTREAL - 7 mars
Pensez à organiser votre été!
LANCEMENT DE LA 24^e SAISON
expositions, festivals de musique,
circuits d'histoire et de nature...

QUÉBEC - 27 mars
HAUTE COUTURE ET DESIGN
Il reste des places!

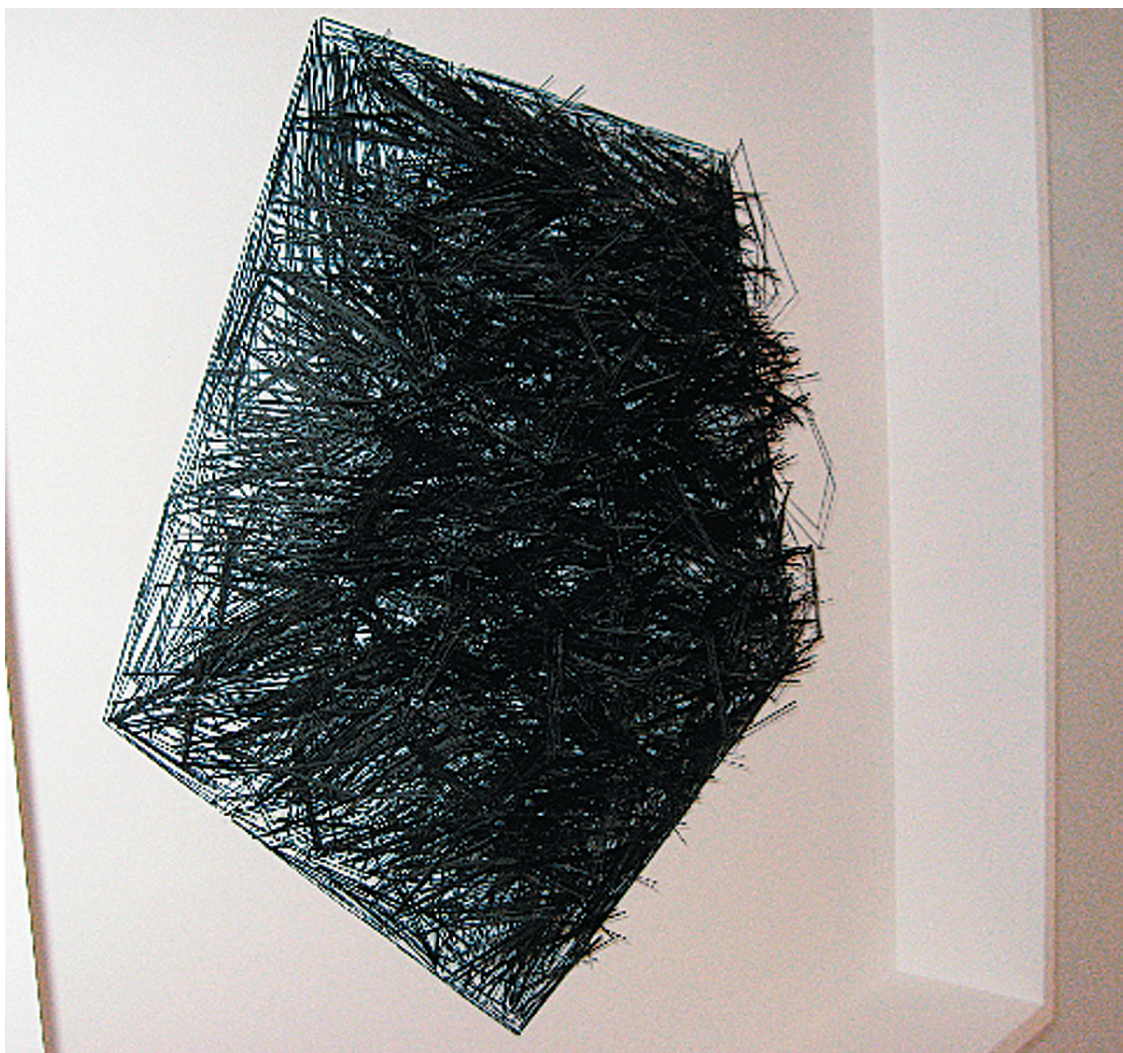
MONTREAL - 26 mai

Conférence
LA POÉSIE D'ÉMILE NELLIGAN
Source d'inspiration créatrice

www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont

DE VISU



Pentagone (détail), de Martin Boisseau

SOURCE GALERIE GRAFF

« Un foutoir absolu »

QUATRIÈME TRAITEMENT : FRAGILITÉ FORMELLE ET ASSOCIATIONS LIBRES

Martin Boisseau
Galerie Graff, 963, rue Rachel Est, jusqu'au 13 mars.
www.graff.ca

JÉRÔME DELGADO

Devant chaque tableau, une chaise, une vraie, sur laquelle on peut s'asseoir. Six tableaux, six chaises, la scénographie ne trompe pas. Le retour de Martin Boisseau, à la galerie Graff, se fait sous le signe de l'intimité.

Ce tête-à-tête avec l'œuvre, condition inhérente, direz-vous, aux arts visuels, mais impossible lorsqu'on est quarante-quatre devant la Mona Lisa, se passe ici de tout support technologique. Ni écouteurs ni aucun autre artefact nouveau média pour nous isoler. Boisseau, dont une partie de la pratique a déjà abouti, dans le passé, à des machines cinématiques, voire interactives, propose une expérience toute simple, uniquement plastique.

Les tableaux en question, ce sont des boîtiers à l'intérieur desquels apparaissent des compositions géométriques formées d'une multitude de lignes enchevêtrées mais bien ordonnées. Sur un des côtés de chacune de ces caisses blanches et soignées, un tiroir contient un carnet de notes. Qu'on est invité à lire, bien assis sur la chaise.

Quatrième traitement: fragilité formelle et associations libres poursuit des réflexions sur les rapports entre dessin et sculpture. La série Traitement, dont cette expo serait le quatrième volet, repose sur un va-et-vient entre la mine (de crayon) comme outil et la mine en tant que matériau, qu'objet. Qu'il devienne trace sur une feuille de papier ou petit monument 3D, ce graphite mince et presque volatil sert de multiples images. L'artiste utilise des mines pour faire «une sculpture qui mime un dessin». Dans ses mots, «les bas-reliefs se prennent pour des dessins».

Ordonner le chaos

L'art de Martin Boisseau en est un, et il a toujours été ainsi, sur les dispositifs de représentation. Le langage, les codes visuels et les différentes formes qu'ils peuvent prendre sont la source de ses réflexions. Si ça s'est déjà traduit par des œuvres plus froides, ou difficiles d'accès, littéralement (comme cette sculpture juchée en haut d'un arbre lors de la deuxième édition de l'exposition *Artefact*), les six éléments de ce *Quatrième traitement*... eux, ne sont pas exempts d'émotivité.

Ce sont les carnets de notes qui apportent la touche émotive, qui nous clouent à notre siège. Boisseau s'y livre, par des commentaires personnels, sur plus d'un sujet, y allant de spécificités

techniques (130 000 mines utilisées) et de réflexions théoriques, mais aussi de propos sur la mort, l'absence, la solitude. La forme manuscrite, le caractère spontané, brouillon, parfois illisible du texte, parlent plus que les mots.

Il se dégage un côté performatif de l'ensemble du *Quatrième traitement*... Faut dire que Martin Boisseau retranscrit, d'un cahier à l'autre, le même texte. Chaque samedi, il est même censé le faire sur place, à la galerie.

Écriture et performance, dessin et sculpture, l'artiste jongle avec différents univers. Les uns sur la traduction des autres. Les préoccupations, similaires, s'expriment en temps, d'une part, en vocables ou en lignes, d'autre part. Mais, toujours, il y a cette volonté de transcrire en images, en représentations, une réalité complexe faite de multiples éléments, qui s'entremêlent, qui luttent entre eux en même temps qu'ils s'appuient les uns sur les autres.

«Un foutoir absolu au contour défini», écrit Boisseau dans sa description de ses nouvelles œuvres. *Les bas-reliefs* [me permettent] de placer ce qui, de moi, ne tient plus très bien. Il y a une tentative d'ordonner le chaos, de donner un sens aux émotions les plus profondes, de rendre solide le plus fragile, le plus spontané de ce qui nous habite.

Le foutoir de Boisseau donne des tableaux volumétriques et des textes intenses qui tiennent, malgré l'apparence de fragilité et d'incohérence. Fragilité formelle et associations libres, l'intitulé le dit. Les six essais qui le composent sont des variantes sur un même thème. Un triangle, un carré, un pentagone, etc. Le foutoir, qu'on s'y donne la peine et l'effort, a même un ordre logique.

Collaborateur du Devoir



Vue générale de l'exposition

SOURCE GALERIE GRAFF

MÉDIAS

SUITE DE LA PAGE E 6

utilisaient les outils de diffusion, de médiation de leurs œuvres et de leurs idées. *Refus global* demeure un manifeste canonique de l'avant-garde. Le poète-dramaturge Claude Gauvreau a écrit d'innombrables textes dans les journaux et les revues. Les quotidiens publiaient régulièrement des critiques sur les grandes expositions du mouvement. Au *Devoir*, le critique Noël Lajoie publiait même des extraits de ses échanges épistoliers avec Paul-Émile Borduas.

Et puis après? Les commémorations collectives de l'automatisme s'organisent souvent autour des anniversaires liés au manifeste *Refus global*. Au cinquantième de celui-là, en 1998, *Le Devoir* dirigé par Lise Bissonnette a par exemple publié deux gros cahiers spéciaux. Seulement, même dans cette perspective, il n'y a pas de quoi pavoiser.

«Le manifeste lui-même est refoulé», poursuit le professeur Lapointe. Comment se fait-il que 50 ans plus tard le manifeste ne soit toujours pas republié? Le texte est disponible, mais le manifeste n'a pas été réédité depuis les années 1970. Le Québec commémore donc périodiquement un point aveugle. C'est très étonnant.»

En ligne

Pauvre Borduas! Ses restes ont été rapatriés dans les années 1980 pour être enterrés à Saint-Hilaire. Lui, l'athée, qui avait tant pesté contre «la tuque et le goupillon», a subi une messe catholique...

Les nouveaux médias permettent de corriger le tir, un peu. Le texte du manifeste se retrouve en ligne sur plusieurs sites (dont memoireduquebec.com). La notice du peintre sur Wikipédia a été un peu bonifiée depuis quelque temps, en tout cas épurée de ses



ARCHIVES LE DEVOIR

Borduas discutant avec des étudiants

plus grossières erreurs.

Mieux encore, l'Institut de recherche en art canadien Gail et Stephen A. Jarislowski de l'Université Concordia propose en ligne un catalogue raisonné, «toute la production authentifiée» de l'artiste (borduas.concordia.ca). La base de données, munie d'un moteur de recherche, permet de retrouver et de consulter des notices sur les œuvres.

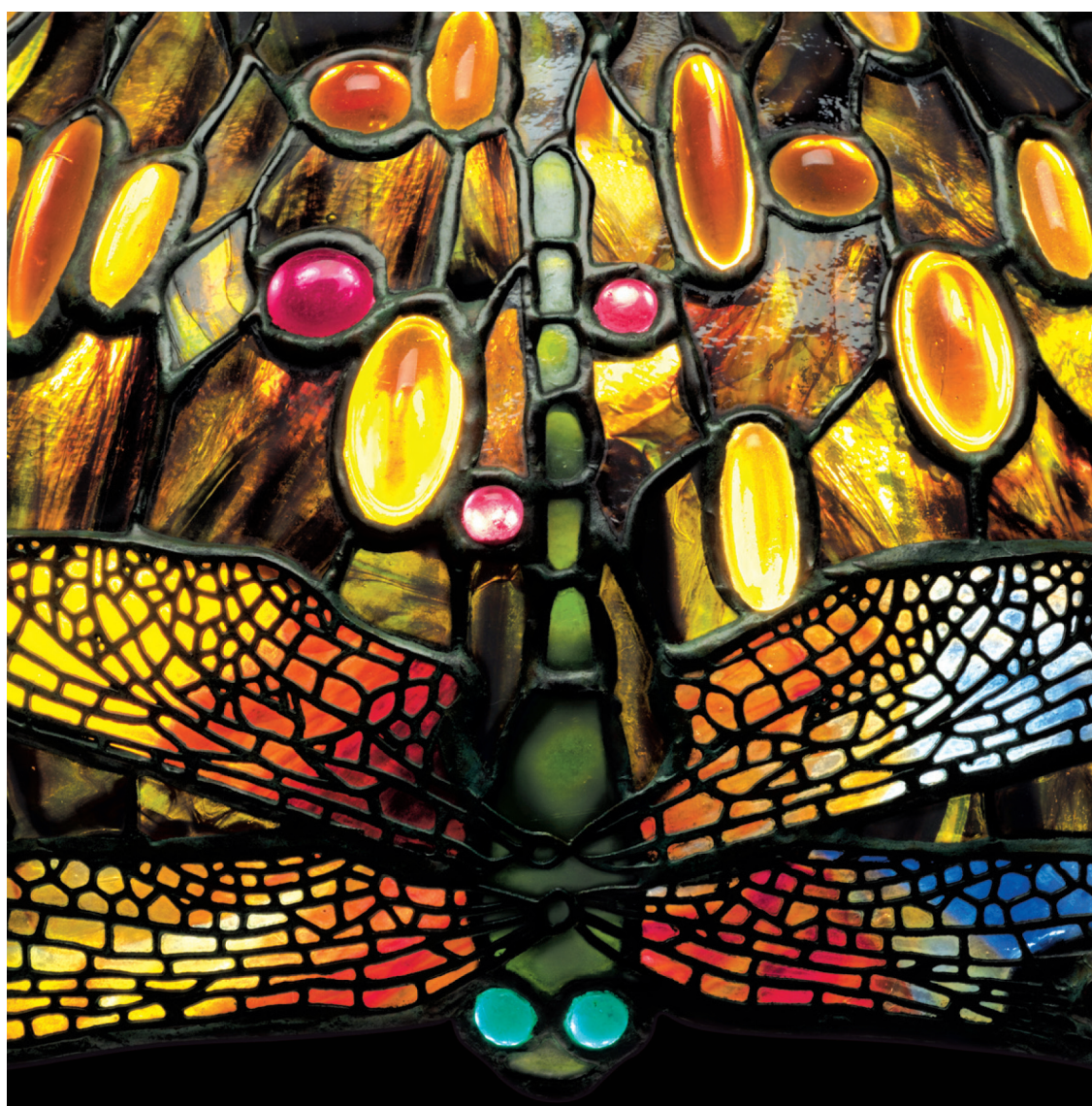
Seulement, pour l'instant et pour des raisons de droit d'auteur, le grand travail n'inclut pas de reproductions, ce qui est quand même mal luné pour les arts visuels. Les références indiquent tout de même des liens vers des images appropriées.

Comme au Canada la protection légale tient pour 50 ans

après la mort du peintre, ce défaut d'illustration sera en partie corrigé à compter de 2011. Il faudra tout de même payer les droits de reproduction photographique et considérer qu'ailleurs dans le monde les droits d'auteur tiennent généralement pour 70 ans.

«Chaque génération s'approprie Refus global avec sa perspective et ses outils de médiation culturelle», dit finalement le «bordouologue» Gilles Lapointe, qui n'aime toujours pas cette appellation incontrôlée. Les examens et les lectures les plus récentes mettent par exemple l'accent sur les préoccupations écologiques dans le manifeste.»

Le Devoir



«L'exposition donne un tour d'horizon de tout ce que Tiffany a pu faire. Éblouissant, extraordinairement beau, ça vaut largement le détour...»

René Homier-Roy, C'est bien meilleur le matin

LE VERRE SELON

TIFFANY

12 FÉVRIER - 2 MAI

Découvrez le génie du maître verrier Tiffany en ayant l'occasion unique de voir, à hauteur des yeux et de très près, un ensemble exceptionnel de vitraux monumentaux, appartenant désormais à la collection du Musée des beaux-arts de Montréal.

NOUVEAU! AUDIOGUIDE INCLUANT COMMENTAIRES ET PROMENADE MUSICALE

Nocturnes les mercredis (à moitié prix),
jeudis et vendredis soirs jusqu'à 21h

AIR CANADA



MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL
Pavillon Michal et Renata Hornstein
mbam.qc.ca/tiffany

Une exposition conçue et produite par le Musée des beaux-arts de Montréal. Sa tournée est organisée en collaboration avec sVo - Musée du Luxembourg, Paris, et le Virginia Museum of Fine Arts, Richmond. Louis C. Tiffany, Lampe Dragonfly (détail), dessin attribué à Clara Driscoll, avant 1906-vers 1920, Richmond, Virginia Museum of Fine Arts, gift of Sydney and Frances Lewis. Photo Katherine Wetzell © Virginia Museum of Fine Arts

Maison des arts de Laval

Catherine Bolduc

Mes châteaux d'air

Une exposition bilan

Commissaire : Geneviève Goyer-Ouimette

6 FÉVRIER - 11 AVRIL 2010

Vernissage 5 FÉVRIER 19 h 30

ENTRÉE LIBRE

MAISON DES ARTS DE LAVAL
SALLE ALFRED-PELLAN
1395, boulevard de la Concorde Ouest

Montmorency

311 ou 450 978-8000 (de l'extérieur de Laval)
www.ville.laval.qc.ca, ongle Culture



Culture,
Communications et
Condition féminine
Québec



My life with/for gravity, 2008. Photo: Laurent Tognier

CULTURE

Drôle et doux parfum d'époque

LE PETIT NICOLAS

Réalisation: Laurent Tirard. Scénario: Laurent Tirard, Grégoire Vigneron, d'après l'œuvre de René Goscinny et Jean-Jacques Sempé. Avec Maxime Godart, Valérie Lemerrier, Kad Merad, Sandrine Kiberlain. Image: Denis Rouden. Montage: Valérie Deseigne. Musique: Klaus Badelt. France-Belgique, 2009, 90 min.

ANDRÉ LAVOIE

Nicolas, cette charmante créature de l'enfance, et des années 1950, ne souhaite qu'une seule chose: ne pas changer de vie. Le célèbre personnage de René Goscinny et de Jean-Jacques Sempé n'ignore pas que ce désir est impossible, tout comme sans doute les cinq millions de spectateurs français qui ont fait la fête à la splendide adaptation de Laurent Tirard (*Mensonges, trahisons et plus si affinités, Molière*). Mais devant le monde du *Petit Nicolas*, celui des confitures, des banlieues propettes et des mamans enchaînées à leur tablier, beaucoup souhaiteraient arrêter le temps, voire revenir en arrière. Pendant 90 minutes réglées au quart de tour avec un soin exemplaire, ce fantasme devient réalité.

Ce petit garçon espion qui pose sur ses contemporains un regard à la fois tendre et féroce aime donc les choses simples et immuables. C'est pourquoi Nicolas (Maxime Godart, et la vraie bouille de l'emploi) ne saute pas de joie lorsqu'il croit que sa mère (Valérie Lemerrier, un supplément d'âme) est enceinte. Il s'agit pourtant



Le Petit Nicolas, avec Valérie Lemerrier, Maxime Godart et Kad Merad

SOURCE FILMS SEVILLE

d'une simple méprise, alimentée par les rêveries, et les complots, du père (Kad Merad, une candeur craquante) pour obtenir les bonnes grâces salariales de son patron. Qu'à cela ne tienne: entre deux leçons de la charmante maîtresse (gracieuse Sandrine Kiberlain), Nicolas et quelques camarades de classe — une bande baptisée... les Invincibles! — vont élaborer les stratagèmes les plus farfelus pour se débarrasser du futur indésirable.

Cette petite conquête de la place unique dans le cœur, et le foyer, des parents de Nicolas se mélange à une suite d'incidents cocasses, sans liens directs, puisés dans l'œuvre abondante de Goscinny-Sempé. De la visite du ministre de l'Éducation à

la tyrannie d'une institutrice remplaçante, ce récit au rythme jamais fléchissant capte tout à la fois le parfum d'une époque et l'insouciance de gamins qui allaient devenir pas mal plus turbulents dans les années 1960...

L'effet nostalgie fonctionne ainsi à plein régime, *Le Petit Nicolas* donnant à voir une société lisse et conformiste, où les femmes affichent une élégance irréprochable même dans leur cuisine. Laurent Tirard a tout de même insufflé une légère brise d'émancipation autour de la figure de la mère. Or ses leçons de conduite automobile, petit morceau d'anthologie, et ses efforts intellectuels pour impressionner l'épouse du patron de son mari, qui n'en de-

mande pas tant, la ramènent irrémédiablement à ses casse-roles. Au grand bonheur de Nicolas, réfractaire aux changements, comme chacun le sait.

Pour bien marquer les origines graphiques de cet univers rassurant, rigolo et toujours plein d'esprit, le générique d'ouverture accorde toute la place à l'art de Sempé, véritable petit exposé d'une virtuosité étourdissante. Après ce bel exploit visuel, loin de s'écraser ou de décevoir, *Le Petit Nicolas* version Laurent Tirard représente l'exemple même d'une lecture tout à la fois fidèle, astucieuse et joyeusement facétieuse. Parfois pour les petits, et encore plus pour les grands.

Collaborateur du Devoir

États critiques

UN AUTRE HOMME

Réalisation, scénario et image: Lionel Baier. Avec Robin Harsch, Natacha Koutchoumov, Elodie Weber. Montage: Pauline Gaillard. Musique: Karol Szymanski. Suisse, 2008, 89 min.

ANDRÉ LAVOIE

Certains critiques de cinéma aiment se forger une personnalité médiatique, ou carrément un personnage. Sont-ils tous pour autant des personnages de cinéma? Cette faune inspire peu les réalisateurs, préférant sans doute garder pour eux leur indifférence, ou leur mépris.

Le cinéaste suisse romand Lionel Baier (*Garçon stupide*) n'affiche guère une opinion plus favorable dans *Un autre homme*, mais, à défaut d'être flatteuse, celle-ci se décline de manière amusante, irrévérencieuse, et pas si éloignée de certaines réalités qui peuvent affliger la profession, dont celles du plagiat.

En effet, le héros séduisant, indolent et arriviste de cette petite virée au royaume du snobisme intellectuel ne se prive pas de reproduire de longs passages de textes tirés d'une revue dont l'hermétisme n'a rien à envier aux plus belles dérives des *Cahiers du cinéma*. Car François Robin (excellent Robin Harsch, lui aussi cinéaste) travaille comme journaliste pour un petit hebdo de province et, même s'il ne connaît rien au septième art, ce brillant diplômé universitaire en littérature médiévale refuse de pondre seulement quelques lignes sympathiques pour promouvoir le cinéma local.

L'hostilité de la propriétaire de la salle devant son intransigence (factice) va l'amener à voir les films à Lausanne avec des confrères nettement plus connus, mais pas nécessairement plus rigoureux. Il est vite séduit par Rosa Rouge (Natacha Koutchoumov), belle ténébreuse associée à un grand

quotidien, pouvant accomplir bien des choses pendant un visionnement de presse, comme dormir, téléphoner ou s'envoyer en l'air. Capable d'exposer les théories les plus farfelues (celle sur Chabrol n'est pas mal du tout) et de s'adonner aux jeux érotiques les plus pervers, elle va miner la relation de François avec sa copine Christine (Elodie Weber), symbole de stabilité et de candeur dans un milieu rural qui ne correspond plus à ses nouvelles prétentions.

Loin d'être un fin stratège, ou un mythomane de talent, cet antihéros détestable, toujours la cigarette au bec aux endroits les plus incongrus, cherche à se fondre dans des lieux où il fait sans cesse tache d'huile: au milieu de la forêt, au cœur de Lausanne, parmi des villageois dont il recueille paresseusement les propos. Tout cela est capté avec beaucoup de légèreté par Lionel Baier, s'adonnant aux plaisirs de la citation cinématographique, ceux du voyeurisme (les scènes de sexe sont souvent ludiques et imprévisibles), le tout dans un superbe noir et blanc qui n'aurait pas déplu à ses compatriotes Alain Tanner (à qui il rend hommage grâce à la présence lumineuse de Bulle Ogier dans son propre rôle) et Jean-Luc Godard.

Même si le portrait donne une image peu flatteuse d'un métier déjà mal-aimé, Lionel Baier cherche surtout à pointer les trahisons sentimentales et intellectuelles d'un homme tout aussi ignorant des choses du cœur que de celles du cinéma. Son analphabétisme émotionnel et son mimétisme pathétique constituent les véritables enjeux de ce drame dont la singularité tient à son rythme volontairement erratique et à un dénuement esthétique dévoilant un amour sincère pour le septième art. Un amour que partagent aussi bien des critiques...

Collaborateur du Devoir

Un cri de révolte tout en nuances

FISH TANK

Réalisation et scénario: Andrea Arnold. Avec Katie Jarvis, Michael Fassbender, Kierston Wareing, Rebecca Griffiths, Harry Treadaway, Jason Maza, Brooke Hobby. Image: Robbie Ryan. Montage: Nicolas Chaudreux.

ODILE TREMBLAY

Un des films les plus sensibles de l'année porte la griffe de la Britannique Andrea Arnold, couronnée en mai dernier du Prix du jury à Cannes, comme le fut son précédent *Red Road* en 2006. Vrai bijou, que ce *Fish Tank*! On disserte souvent sur l'existence de la griffe féminine, mais celle d'Andrea Arnold est vraiment perceptible dans la fines-

se des profils, comme dans cette façon d'en montrer le moins possible en disant tout à la fois. Le portrait qu'elle trace de Mia, une adolescente rebelle qui assène jurons et coups, rétive au dressage sous toutes ses formes, incarnée par la débutante Katie Jarvis, éblouit par son acuité.

Mia vit avec sa mère alcoolique (Kierston Wareing) et sa petite sœur (Rebecca Griffiths), laquelle, sur le mode comique, rivalise avec l'aînée dans le concours d'injures. En fond de scène: une banlieue londonienne sans âme, faubourg fangeux, élément déjà fort dans *Red Road*, comme ces personnages de la marge. Tout chez l'adolescente rebelle, renvoyée de l'école, menacée d'enfermement dans un

établissement spécialisé, constitue un cri de révolte. Son langage de charretier exprime le contraire de ce qu'elle veut dire, alors qu'un éclair de mélancolie dans l'œil vient traverser l'orage.

Les rêves de liberté de Mia s'expriment par sa compassion pour une vieille juente que des gitans affament sur un terrain vague et par son amour pour la danse hip-hop, pratiquée en solitaire, jusqu'à ce que le nouvel amant de sa mère, fort séduisant (Michael Fassbender), vienne transformer sa vie en l'entraînant sur des rives émotives inquiétantes.

La musique, cette caméra de promiscuité, ce montage serré épousent la montée du dérapage et du choc de la réalité médiocre. Katie Jarvis, qui n'avait jamais joué ni dansé de sa vie, apporte au personnage central une force brute craquant sous l'écorce. Andrea Arnold, grande directrice d'acteurs, tire le

maximum de chaque interprète. Tant Fassbender que Kierston Wareing dans la peau de la mère, mi-femme brisée, mi-midnette amoureuse, ou la petite Rebecca Griffiths, d'un naturel fou en petite scripante, tiennent la note juste.

La tension sexuelle, rendue à coups de fins détails — des battements de cœur, des attachements faussement innocents —, circule entre la jeune fille et cet homme rempli d'énergie, avant la chute des masques et la perte des illusions.

Plusieurs scènes constituent de purs moments de grâce: une partie de pêche à la Renoir met en place toutes les mécaniques d'un abus de confiance. Un rapt d'enfant tire le film du côté du drame, mais la danse finale de réconciliation, fabuleuse, ouvrant sur l'âge adulte soudain investi, se révèle un sommet d'intuition supérieure.

Collaborateur du Devoir



Natacha Koutchoumov et Robin Harsch dans *Un autre homme*, de Lionel Baier

SOURCE AXIA FILMS

NOMINATION AUX OSCARS
MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

GAGNANT
MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE
NATIONAL BOARD OF REVIEW

GAGNANT
GRAND PRIX FESTIVAL DE CANNES

GAGNANT
MEILLEUR ACTEUR
TAHAR RAHIM
EUROPEAN FILM AWARDS

«EXTRAORDINAIRE!
LE MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE!»
— LA PRESSE

★★★★★
(4/5)
«AUSSI ÉPIQUE QUE «LE PARRAIN»»
— Kevin Kline/CITIE LONDON TIMES

UN PROPHÈTE
UN FILM DE JACQUES AUDIARD

www.metropolefilms.com metropole

DÈS LE VENDREDI 26 FÉVRIER!
unprophete.ca

EN NOMINATION AUX OSCARS
MEILLEUR LONG MÉTRAGE D'ANIMATION

PRIX DU PUBLIC
FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM D'ANIMATION
ANNÉCY

PRIX DU PUBLIC
FESTIVAL INTERNATIONAL
EDINBURGH

SÉLECTION OFFICIELLE
FESTIVAL INTERNATIONAL
BERLINALE

SÉLECTION OFFICIELLE
FESTIVAL INTERNATIONAL
NEW YORK

**BRENDAN
ET LE
SECRET
DE KÉLS**

UN FILM DE TOMM MOORE

NOMINATION
MEILLEUR LONG MÉTRAGE D'ANIMATION
EUROPEAN FILM AWARDS • PRIX ASIFA ANIME

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM
POUR ENFANTS DE MONTREAL 2010

DÈS LE VENDREDI 26 FÉVRIER! metropole

«**FORMIDABLE.**
NE MANQUEZ PAS **FISH TANK** PARCE QUE C'EST
DE LA VRAIE DYNAMITE.»
— Andrew O'Hehir, SALON

«**CAPTIVANT.**»
— David Edelstein, NEW YORK MAGAZINE

«**BRILLANT... PRESQUE PARFAIT.**»
— A.O. Scott, THE NEW YORK TIMES

«**REMARQUABLE.**»
— Joe Morgenstern, WALL STREET JOURNAL

GAGNANT
FESTIVAL DE CANNES
PRIX DU JURY

KATIE JARVIS MICHAEL FASSBENDER KIERSTON WAREING

FISH TANK

ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR ANDREA ARNOLD, LAURÉATE D'UN OSCAR

www.fishtankmovie.com metropole

À L'AFFICHE! V.G. AVEC 3578 DU PARC 514-281-1900

2 NOMINATIONS AUX OSCARS
MEILLEURE ACTRICE HELEN MIRREN
MEILLEUR ACTEUR DE SOUTIEN CHRISTOPHER PLUMMER

HELEN MIRREN CHRISTOPHER PLUMMER PAUL GIANATTI ANNE-MARIE DUFF KERRY CONDON JAMES FRANCY

THE LAST STATION

Basé sur le roman de Jay Parini
Adapté pour l'écran
Et réalisé par Michael Hoffman

www.thelaststationfilm.com metropole

À L'AFFICHE! VERSION ORIGINALE ANGLAISE GÉNÉMAS AMC LE FORUM 22

GAGNANT • PALME D'OR
FESTIVAL DE CANNES 2009

2 NOMINATIONS AUX OSCARS
MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE • MEILLEURE CINÉMATOGRAFIE

GAGNANT
GOLDEN GLOBE
MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

★★★★★ LA PRESSE VOIR

Un film de Michael Haneke

LE RUBAN BLANC

De l'auteur et réalisateur de «Caché» et «La Pianiste»

www.sonyclassics.com www.metropolefilms.com metropole

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE! Consultez les guides-horaires des cinémas

CINÉMA

LES LUNDIS ÉTUDIANTS

3/1 sur présentation de la carte d'étudiant

BOITE NOIRE

TOUT LE CINÉMA DU MONDE


 Leonardo DiCaprio et Mark Ruffalo dans *Shutter Island*, de Martin Scorsese

SOURCE PARAMOUNT

Leçon de cinéma

SHUTTER ISLAND

Réalisation: Martin Scorsese. Scénario: Laeta Kalogridis, d'après le roman de Dennis Lehane. Avec Leonardo DiCaprio, Mark Ruffalo, Ben Kingsley, Michelle Williams, Emily Mortimer, Max Von Sydow. Image: Robert Richardson. Montage: Thelma Schoonmaker. Supervision musicale: Robbie Robertson.

ODILE TREMBLAY

Le tandem Martin Scorsese et Leonardo DiCaprio avait fécondé en 2006 plusieurs Oscars pour le précédent film, *The Departed* (*Les Infiltrés*), œuvre pourtant assez mineure du cinéaste de *Taxi Driver*. C'est ce *Shutter Island*, un grand cru Scorsese, qui mériterait les plus grands honneurs. Car rarement a-t-on vu thriller psychologique si bien réalisé, avec des références hitchcockiennes évidentes à *Vertigo* et à *Psycho* surtout.

Accordons une partie du crédit de la réussite au chef décorateur oscarisé Dante Ferretti, mais aussi à la décision de Scorsese de tourner dans un vieil asile en ruine, avec quand même des éléments recréés en studio. Ces décors exceptionnels contribuent beaucoup à instaurer cette atmosphère de fin du monde, où toutes les terreurs ont droit de cité. La remarquable musique ne donne pas sa place non

plus, discrète et prenante, apparaissant toujours à point nommé, sans noyer l'action mais en nous attirant vers la démente. Le climat étouffant s'instaure d'entrée de jeu par l'oreille et par ce cadre inouï.

Adaptant donc le roman de Dennis Lehane, Scorsese situe son action en 1954 sur l'île mystérieuse de Shutter (le film a été tourné sur une île près de

de non moins mystérieux psychiatres incarnés par Ben Kingsley et Max Von Sydow, des infirmières trop mielleuses, le mystère plane, le danger se respire, et le duo d'enquêteurs égarera jusqu'à son identité.

Les brillants mouvements de caméra dans des couloirs souterrains dont des mains folles émergent, des scènes oniriques d'une beauté exceptionnelle, avec pluie

de cendres et corps effrités, émerveillent. Sans compter les corps blanchis du camp de la mort qui reviennent hanter le hé-

Leonardo DiCaprio, en perdant au fil des ans son air poupin, devient le grand acteur que Scorsese voyait depuis longtemps en lui

Boston), entourée de vertigineuses falaises et surplombée d'un phare et d'un hôpital. Neuf ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, des fantômes hantent les patients d'un hôpital psychiatrique, le nazisme n'est pas loin, des expériences sont faites sur des malades mentaux et la guerre froide bat son plein.

Deux agents américains, Teddy Daniels (DiCaprio) et Chuck Aule (Mark Ruffalo), arrivent en bateau pour enquêter sur la disparition d'une certaine Rachel, meurtrière ayant réussi à s'évader d'un asile.

La folie est au centre du film, une folie hallucinatoire qui s'épluche comme des poupées russes, alors que les apparences basculent jusqu'au vertige. Entre d'inquiétants patients,

re dont il ne pourra jamais s'évader. Car le thriller, le polar au programme, n'était que leur, bien entendu!

Le Devoir

Entrevue avec Éric-Emmanuel Schmitt Le romancier-cinéaste

ODILE TREMBLAY

Homme de théâtre prolifique et célèbre, écrivain à succès de *Ma vie avec Mozart* et de *L'Évangile selon Ponce Pilate*, le Français Éric-Emmanuel Schmitt entendait décidément devenir homme-orchestre. «*Cinéphile dans l'âme*», précise-t-il. Ses romans *Ibrahim et les fleurs du Coran* et *Le Libertin* avaient déjà été portés au cinéma. Mais en adaptant en 2007 son *Odette Toulemonde* avec Catherine Frot dans le rôle-titre, il faisait ses premiers pas en tant que cinéaste.

L'aventure d'*Oscar et la dame en rose* débute à l'écriture. Jamais, en écrivant cette histoire d'un enfant condamné qu'une dame en rose entraîne dans les zones du merveilleux, il n'a cru faire un *best-seller*. Le livre fut adopté tant par les enfants que par le personnel soignant et traversa toutes les frontières.

«*Chose certaine, ce roman était inadaptable. Alors, j'ai voulu moi-même m'y atteler après Odette. Bernard Pivot me mettait en garde: "On tire sur les écrivains qui font des films." De fait, la France est un pays paradoxal qui permet aux auteurs de tourner, mais les attend au détour.*»

Chose certaine, Éric-Emmanuel Schmitt reçoit chez lui de bien meilleures critiques au théâtre et à l'édition qu'au cinéma.

«*Un deuxième film est une étape importante, estime-t-il. J'avais peur de diriger des enfants. Pour incarner Oscar, 200 garçons ont participé aux auditions. Amir fut une révélation. Jamais je ne l'ai traité comme un enfant, mais*

comme un véritable acteur.» Pour entrer dans la peau du médecin, il a pu obtenir le concours du grand Max Von Sydow, qui appréciait son œuvre littéraire.

L'écrivain-cinéaste a pensé tout de suite à Michèle Larroque pour jouer Rose. «*Car elle possède à la fois le côté acide et humain.*» Il a changé les contours de la dame en rose. De simple bénévole dans le roman, la voici devenue livreuse de pizza d'abord cynique, ensuite amoureuse.

«*La dame en rose du livre était parfaite, trop lisse pour le cinéma. De plus, seul le point de vue de l'enfant prévalait. J'ai voulu donner une vie, un environnement à cette femme, lui faire découvrir ses trésors cachés de générosité.*»

Avec sa chef opératrice Virginie Saint-Martin, Éric-Emmanuel Schmitt a travaillé la couleur, la mariant aux clairs-obscur, avec des épisodes à effets spéciaux. «*Les scènes de lutte imaginaires ont été tournées au Québec, avec Benoît Brière en annonceur. L'équipe était formidable.*»

Filmer la mort d'Oscar fut une expérience douloureuse pour les acteurs et même pour le cinéaste, qui déclare avoir beaucoup appris sur ce plateau, et comme scénariste en amont. Assez pour avoir envie de replonger à travers un scénario original, pur cinéma.

Le Devoir

■ Coproduit au Québec, *Oscar et la dame en rose* prend l'affiche sur nos écrans vendredi prochain.



SAQ

EN COLLABORATION AVEC



RADIO-TÉLÉVISION INTERNET

PRÉSENTE LES RENDEZ-VOUS DU CINÉMA QUÉBÉCOIS

 28^e édition

MONTRÉAL 17-27 FÉVRIER 2010

WWW.RVCQ.COM

DU 17 AU 27 FÉVRIER, C'EST LA SAISON DES RENDEZ-VOUS!

 Plus de **300 FILMS** dont **77 PRIMEURS**
34 ÉVÉNEMENTS SPÉCIAUX et **ATELIERS PROFESSIONNELS**
11 NUITS chaudes et festives

2 EXPOSITIONS
UN GRAND RENDEZ-VOUS TÉLÉ Radio-Canada

LE PREMIER RENDEZ-VOUS D'HIVER, une fête pour toute la famille!

POUR NE RIEN MANQUER DE VOTRE CINÉMA | WWW.RVCQ.COM

PdA JUNIOR

28^e RENDEZ-VOUS DU CINÉMA QUÉBÉCOIS L'ÉCRAN ANIMÉ

Dimanche 21 février - 11 h

CINÉMA

7 à 77 ANS

Découvrez quelques uns des meilleurs films d'animation du cinéma québécois!

 CINQUIÈME SALLE **LES RENDEZ-VOUS DU CINÉMA QUÉBÉCOIS**

PROGRAMMATION COMPLÈTE jeunesse.laplacedesarts.com



laplacedesarts.com

514 842 2112 / 1 866 842 2112

Partenaire MÉDIA

LE DEVOIR



CINÉMA

Une entrevue avec Jacques Audiard

Gros bazar cherche (et trouve!) grand film

Grand Prix du jury à Cannes en mai dernier, en nomination pour 13 César ainsi que pour l'Oscar du meilleur film en langue étrangère, *Un prophète* arrive enfin parmi nous, par les soins de Métropole Films, et par la voix de son réalisateur Jacques Audiard, rencontré lors du dernier Festival international du film de Toronto. Au menu de la conversation: les libertés de la fiction, le film de genre et les gros bazars...

MARTIN BILODEAU

«**C'**est le plus gros bazar que j'aie jamais tourné», affirme d'entrée de jeu Jacques Audiard (*Un héros très discret*, *Sur mes lèvres*) à propos de son cinquième long métrage en 15 ans, *Un prophète*, campé en milieu carcéral et suivant «l'ascension» d'un petit criminel dans la hiérarchie pénitentiaire et, par ricochet, dans l'échelle sociale. Résumons le bazar: de 50 à 100 personnes en même temps sur le plateau, un décor entièrement créé dans une banlieue industrielle parisienne, 16 semaines de tournage (plutôt que la norme de huit ou neuf), un budget de près de 20 millions de dollars, 60 scènes de cellules et une distribution composée en bonne partie d'acteurs non professionnels. «*Au stade du scénario, nous [lui et son scénariste Thomas Bidegain] étions obsédés par les problèmes d'écriture. Nous n'étions pas du tout dans la projection des problèmes de production. C'est en mettant en route la préparation que j'ai compris que ça serait difficile*», confirme Audiard. *Je rêvais de faire un film qui m'emmène ailleurs. Là, ça y était.*»

Au-delà des difficultés de tournage, qui fatiguent, qui usent, qui font peur, Audiard a retrouvé ce désir d'altérité qui l'animait dans un décor composé d'une cour, de façades, de trois couloirs et d'une vingtaine de cellules distribuées sur quelques étages. Un mégadispositif pour un film intimiste, pensé dans l'universel et tourné à hauteur d'homme, en prise avec le réel et en rupture avec les facilités du cinéma. «*Le décor était à l'échelle et en dur. Je ne pouvais pas bouger les cloisons*», pense dans l'universel et tourné à hauteur d'homme, en prise avec le réel et en rupture avec les facilités du cinéma. «*Le décor était à l'échelle et en dur. Je ne pouvais pas bouger les cloisons. Pour produire une image réaliste, je voulais que le confinement soit réel et ne pas adopter le point de vue de la caméra de surveillance.*»

Un pur prototype

Le premier jour de tournage, Audiard, qui adore les contraintes, tourne une scène dans une cellule de huit mètres carrés. Champ, contrechamp, plan de coupe, l'évidence. Le lendemain, pour une autre scène, dans le même espace, il essaie de varier la grammaire. Sans tricher sur la hauteur, sans pouvoir élargir la perspective. «*C'est là que je me suis dit: je n'ai pas deux scènes de cellule à tourner. J'en ai soixante. Il vaut mieux que je me fixe, sinon je ne vais pas survivre.*» Ne pouvant pas varier les choses d'une prise à l'autre, le véritable mouvement, a-t-il fini par constater,

devait venir des acteurs. «*Remettre au centre ce qui devait être au centre, résume le metteur en scène. Ça s'est fait dans un cheminement, il a fallu que j'y pense, que le film me fasse peur, qu'il me résiste, pour arriver à ce constat.*»

Le résultat est foudroyant de réalisme, et d'une ampleur exceptionnelle à tous égards: mouvement, climat, forme, qui selon le cinéaste émanent et s'inspirent des personnages. Et des acteurs, le jeune Tahar Rahim en tête. Celui-ci crève l'écran dans la peau du jeune SDF qui, incarcéré à 19 ans pour vol, devient un pion entre les mains d'un parrain de la pègre corse (Niels Arestrup), qui impose sa loi entre les murs de la prison et l'oblige, en guise d'initiation et pour sauver sa propre peau, à tuer un rival dans sa cellule.

Pour documenter son film, Audiard s'en remet aux données factuelles: comment se fait la circulation dans une prison, comment on entre dans une cellule, comment on la ferme, qui la ferme, etc. Le reste appartient à la fiction. «*La prison, pour l'individu libre, est un fantasme. Il s'agit pour ceux qui travaillent sur ce milieu de produire des éléments de réalité, de*



Jacques Audiard sur le plateau de tournage du *Prophète*

SOURCE MONGREL MEDIA

vraisemblance, mais le reste est totalement faux.»

Inutile de l'embêter avec des questions sur la prison comme université du crime, sur le taux de criminalité en France et autres questions sociales qui encombreraient la fiction. *Un prophète* n'est pas un documentai-

re, ni un film à thèse. «*Lorsqu'on se met du côté de la fiction, c'est qu'on a de bonnes raisons de le faire. Et du côté du film de genre, encore plus. Car à l'origine, je voulais parler des gens qui n'ont pas de représentation cinématographique forte en France — les Arabes, les Corses —, puis*

les hisser à la hauteur du film de genre et en faire de purs prototypes de héros.»

Les scènes les plus puissantes d'*Un prophète* se jouent entre Arestrup, un vétéran du théâtre et du cinéma, et Tahar Rahim, un jeune acteur de 28 ans pratiquement sans expé-

rience. À son sujet, Audiard reconnaît qu'il a, au début du tournage, douté de son choix. «*On avait peur, l'un et l'autre, de s'abandonner.*» Rahim parce qu'il se demandait si le système qu'il avait mis en place allait survivre dans la durée. Audiard parce qu'il cherchait la passerelle entre le personnage sur papier et celui qui se matérialisait devant sa caméra.

«*Et puis, au bout d'une ou deux semaines de tournage, on a oublié les questions théoriques, on s'est mis dans l'instant, dans l'appétit du jeu, et l'étincelle s'est produite. Rétrospectivement, je me demande ce qu'aurait été ce film sans lui*», résume Jacques Audiard, qui à 57 ans possède la voix la plus forte, ainsi que l'œuvre la plus rigoureuse et constante du cinéma français des 20 dernières années. Tout ce qu'il y a à savoir sur lui, *Un prophète* nous l'apprend. Et qui verra celui-ci en premier voudra forcément remonter son parcours, depuis *De battre mon cœur s'est arrêté* (2005) jusqu'à *Regarde les hommes tomber* (1994). C'est la grâce qu'on leur souhaite.

Collaborateur du Devoir

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Québec Média

PALMARÈS
DVD

Résultats des ventes:
du 9 au 15 février 2010

1	MICHAEL JACKSON This Is It
2	LA GALÈRE Saison 2
3	HERCULE POIROT Coffret 5
4	J'AI TUÉ MA MÈRE
5	THE TIME TRAVELER'S WIFE
6	LA GALÈRE Saison 1
7	LE JOURNAL D'ANNE FRANK
8	UP
9	L'GROS SHOW Saison 2
10	STARGATE: SGU Season 1.0
11	5150 RUE DES ORMES
12	INGLOURIOUS BASTERDS
13	RAMDAM Saison 3
14	KARINE LAROSE: CARBURO-DANSE
15	NATHALIE LAMBERT: CARDIO BOOMER
16	LES DAMES EN BLEU
17	LOST Season 5
18	A SERIOUS MAN
19	ZOMBIELAND
20	DE PÈRE EN FLIC

150 répliques mémorables
90 minutes de rires
50 ans d'attente
1 GRAND FILM!

- EUROPE 1

«Un film amusant
pour toute
la famille!»

- LE JOURNAL DE MONTRÉAL



VALÉRIE LEMERCIER — KAD MERAD — SANDRINE KIBERLAIN

Le Petit Nicolas

Un film de LAURENT TIRARD

PROFILÈTE IMAV Change d'avis au cinéma

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

FILM D'OUVERTURE DE LA 28^e ÉDITION
DES RENDEZ-VOUS DU CINÉMA QUÉBÉCOIS



YVES JACQUES — JACQUES GODIN — ANDRÉE LACHAPPELLE — ALIOCHA SCHNEIDER

UN FILM DE LEA POOL

La Dernière Fugue

D'APRÈS LE ROMAN «UNE BELLE MORT» DE GIL COURTEMANCHE

UNE PRODUCTION DE LYSE LAFONTAINE ET NICOLAS STEIL

WWW.LADERNIEREFUGUE-FILM.COM

À L'AFFICHE DÈS LE VENDREDI 26 FÉVRIER!

www.cinemaduparc.com
consultez notre site internet
LES MEILLEURS FILMS
À VOIR ABSOLUMENT!
Métro Place des arts
Autobus 90 / 129
CINÉMA DU PARC
3575 Du Parc 514-281-1900
STATIONNEMENT 2 HEURES 24/24

PENDANT LA SEMAINE DE RELÂCHE

FESTIVAL INTERNATIONAL
DU FILM POUR ENFANTS DE
MONTRÉAL

du 27 février
au 7 mars
2010

INFOS ET BILLETTERIE: PROGRAMME OFFICIEL OFFERT PAR
www.fifem.com Renaud-Bray

présentateurs officiels
Caisses populaires Desjardins:
De Lorimier
de Rosemont
Préfontaine-Hochelaga

Desjardins

en collaboration avec
Cinéma Beaubien
Télé-Québec
Montréal

Montréal Québec
LE DEVOIR métro